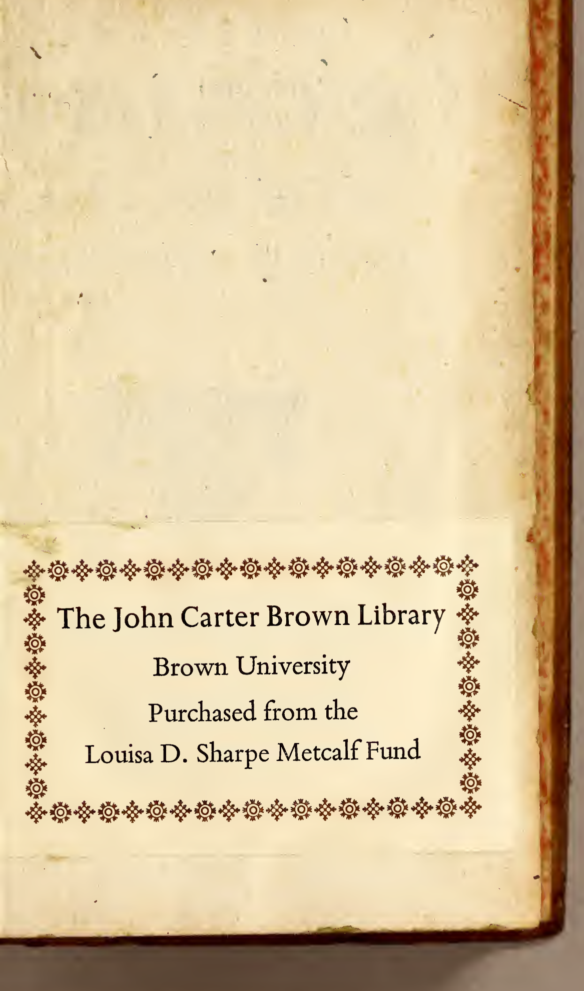


FONTENELLE
2 vols







NOUVEAUX

DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE EDITION.



A PARIS,
Chez C. Blageart, dans la Court neuve du Palais, au Dauphin.

M. DC. LXXXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

1683.



A LUCIEN, AUX CHAMPS ELISIENS.



LLUSTRE MORT,

Il eſt bien juſte qu'apres avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en

rende quelque ſorte d'hommage. L'Autheur dont on a tiré le plus de ſecours dans un Livre, eſt le vray Héros de l'Epiſtre Dédicatoire; c'eſt luy dont on peut publier les loüanges avec ſincérité, & qu'on doit choiſir pour Protecteur. Peut-eſtre on trouvera que j'ay eſté bien hardy d'avoir oſé travailler ſur voſtre Plan; mais il me ſemble que je l'euſſe eſté encore davantage, ſi j'euſſe travaillé ſur un

Plan de mon imagination. J'ay quelque lieu d'eſpérer que le deſſein qui eſt de vous, fera paſſer les choſes qui ſont de moy, & j'oſe vous dire que ſi par hazard mes Dialogues avoient un peu de ſuccés, ils vous feroient plus d'honneur que les voſtres meſme ne vous en ont fait, puis qu'on verroit que cette idée eſt aſſez agreable, pour n'avoir pas beſoin d'eſtre bien exécutée. I'ay fait tant de fonds ſur

elle, que j'ay crû qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ay suprimé Pluton, Caron, Cerbere, & tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous ayez épuisé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroistre en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens qui meurent avant les

Vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faisoient la cour! Mais apres tout, puis que vous aviez inventé ce dessein, il estoit raisonnable que vous en prissiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins, j'ay tâché de vous imiter dans la fin que vous vous estiez proposée. Tous vos Dialogues renferment leur Morale, & j'ay fait moraliser tous mes Morts; autrement ce n'eust pas esté

la peine de les faire parler ; des Vivans auroient suffy pour dire des choses inutiles. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut supposer que les Morts sont Gens de grande refléxion, tant à cause de leur expérience que de leur loisir ; & on doit croire pour leur honneur, qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent mieux que nous des choses d'icy haut, parce

qu'ils les regardent avec plus d'indiférence & plus de tranquillité, & ils veulent bien en raiſonner, parce qu'ils y prennent un reſte d'intéreſt. Vous avez fait la plûpart de leurs Dialogues ſi courts, qu'il paroiſt que vous n'avez pas crû qu'ils fuſſent de grands Parleurs, & je ſuis entré aiſément dans voſtre penſée. Comme les Morts ont bien de l'eſprit, ils doivent voir bientoſt le bout de tou-

tes les matieres. Ie croirois mesme sans peine qu'ils devroient estre assez éclairez pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conséquent pour ne se parler presque jamais; car il me semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres Ignorans, qui ne découvrons pas la verité; de mesme qu'il n'appartient qu'à des Aveugles qui ne voyent pas le but où ils vont, de s'entreheurter

dans un chemin. Mais on ne pourroit pas ſe perſuader icy que les Morts euſſent changé de caracteres, juſqu'au point de n'avoir plus de ſentimens oppoſez. Quand on a une fois conçû dans le monde une opinion des Gens, on n'en ſçauroit revenir. Ainſi je me ſuis attaché à rendre les Morts reconnoiſſables, du moins ceux qui ſont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en ſupoſer quel-

ques-uns, & peut-estre aussi quelques-unes des Avantures que vous leur attribuez; mais je n'ay pas eu besoin de ce privilege. L'Histoire me fournissoit assez de veritables Morts, & d'Avantures veritables, pour me dispenser d'emprunter aucun secours de la Fiction. Vous ne serez pas surpris que des Morts parlent de ce qui s'est passé longtemps apres eux, vous qui les

voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Ie ſuis ſûr qu'à l'heure qu'il eſt, vous connoiſſez la France ſur une infinité de raports qu'on vous en a faits, & que vous ſçavez qu'elle eſt aujourd'huy pour les Lettres ce que la Grece eſtoit autrefois. Sur tout, voſtre illuſtre Traducteur, qui vous a ſi bien fait parler noſtre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que

Paris a eu pour vos Ouvrages le meſme gouſt que Rome & Athenes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre voſtre ſtile comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ſes expreſſions cette ſimplicité fine, & cet enjoüement naïf, qui ſont ſi propres pour le Dialogue! Pour moy, je n'ay garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien

ſçû qu'on ne peut imiter un plus excellent Modele que vous.

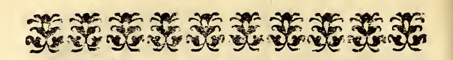


AVERTISSEMENT.

LA necessité de faire cette seconde Edition, s'est montrée si promptement, que je n'ay pas eu le loisir de ramasser toutes les Critiques qu'on peut avoir faites sur cet Ouvrage. Du moins j'ay profité de celles qui sont venuës à ma connoissance ; & je proteste que toutes les fautes qui sont encore dans ce Livre, sont des fautes dont on ne m'a pas averty. J'ay remarqué qu'on a eu plus d'indulgence pour les pensées que pour les expressions ; on m'a reproché qu'en quelques endroits elles estoient negligées. J'ay tâché d'y remédier ; mais en genéral, peut-estre me pardonnera-t-on mon stile, si l'on considere de quelle naïveté doit estre le Dialogue, qui n'est

autre chofe qu'une converfation tres-fimple ; & fi l'on veut bien fe fouvenir de la maniere d'écrire que Lucien a prife, & que fon Traducteur a prife de luy. Si la difficulté fuffifoit pour la juftifier, je pourrois affurer qu'une maniere qui auroit paru plus élevée & plus noble, m'auroit fouvent coûté beaucoup moins.





TITRES ET SUJETS des Dialogues contenus dans ce Volume.

DIALOGUES DE MORTS ANCIENS.

DIALOGUES
DE MORTS ANCIENS AVEC DES MODERNES.

DIALOGUES
DE MORTS MODERNES.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Chaville le 13. d'Aoust 1682. Signé, Par le Roy en son Conseil, DUGONO; Il est permis à C. Blageart, Imprimeur-Libraire, d'imprimer, vendre & debiter, un Livre intitulé, DIALOGUE DES MORTS, pendant le temps de six années, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et défenses sont faites à tous autres Imprimeurs & Libraires, de l'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine aux Contrevenans d'amende arbitraire, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long il est porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 31. Aoust 1682. Signé, ANGOT, Syndic.

Ledit C. Blageart a associé au présent Privilege G. Quinet, Marchand Libraire à Paris, & T. Amaulry, Marchand Libraire à Lyon, pour en joüir ensemblement, suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer le 19. Mars 1683.

DIALOGUES
DE
MORTS ANCIENS.



DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRINE'.

PHRINE'.

VOvs pouvez le ſçavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les Murailles de Thébes, que vous aviez rui-

nées, pourveu que l'on y miſt cette Inſcription. *Aléxandre le Grand avoit abatu ces Murailles, mais la Courtiſanne Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE.

Vous aviez donc grand' peur que les Siecles à venir n'ignoraſſent quel Métier vous aviez fait?

PHRINÉ.

J'y avois excellé; & toutes les Perſonnes extraordinaires dans quelque Profeſſion que ce puiſſe eſtre, ont la folie des Monumens

& des Inſcriptions.

ALEXANDRE.

Il eſt vray que Rhodope l'avoit déja euë avant vous. Sa beauté luy valut tant d'argent, qu'elle en bâtit en Egypte une de ces fameuſes Pyramides qui ſont encore ſur pied; & je me ſouviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoiſes, qui prétendoient avoir eſté fort aimables, ces Ombres ſe mirent à pleurer, en diſant que dans le Païs, & dans le Siecle où elles ve-

noient de vivre, les Belles ne faiſoient plus d'aſſez grandes fortunes pour éle-ver des Pyramides.

PHRINÉ.

Mais moy, j'avois cet avantage par deſſus Rho-dope, qu'en rétabliſſant les Murailles de Thébes, je me mettois en parallele avec vous, qui aviez eſté le plus grand Conquérant du monde, & que je fai-ſois voir que ma beauté avoit pû reparer les rava-ges que voſtre valeur avoit faits.

ALEXANDRE.

Voila deux chofes qui affurément n'eftoient jamais entrées en comparaifon l'une avec l'autre. Vous vous fçavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries?

PHRINÉ.

Et vous, vous eftes fort fatisfait d'avoir defolé la meilleure partie de l'Univers? Que ne s'eft-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avez ruinée! Il ne feroit refté aucune mar-

que de vos fureurs.

ALEXANDRE.

Si j'avois à revivre, je voudrois estre encore un illustre Conquérant.

PHRINE'.

Et moy, une aimable Conquérante. La Beauté a un droit naturel de commander aux Hommes, & la Valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles sont de tout Païs; & les Roys mesme, ny les Conquérans, n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, vostre

Pere Philippe eſtoit bien vaillant, vous l'eſtiez beaucoup auſſi ; cependant vous ne puſtes ny l'un ny l'autre inſpirer aucune crainte à l'Orateur Démoſthene, qui ne fit pendant toute ſa vie que haranguer contre vous deux ; Et une autre Phriné que moy (car le nom eſt heureux) eſtant ſur le point de perdre une Cauſe fort importante, ſon Avocat qui avoit épuiſé vainement toute ſon éloquence pour elle, s'aviſa de luy arracher un grand

Voile, qui la couvroit en partie, & auſſitoſt à la veuë des beautez qui parurent, les Juges qui eſtoient preſts à la condamner, changerent d'avis. C'eſt ainſi que le bruit de vos armes ne pût pendant un grand nombre d'années faire taire un Orateur, & que les attraits d'une belle Perſonne corrompirent en un moment tout le ſevere Aréopage.

ALEXANDRE.

Quoy que vous ayez appellé encore une Phriné

à voſtre ſecours, je ne croy pas que le party d'Aléxandre en ſoit plus foible. Ce ſeroit grand pitié ſi....

PHRINÉ.

Je ſçay ce que vous m'allez dire. La Grece, l'Aſie, la Perſe, les Indes, tout cela eſt d'un bel étalage. Cependant, ſi je retranchois de voſtre gloire, ce qui ne vous en appartient pas; ſi je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au hazard meſme, la part qui leur en eſt deuë,

croyez-vous que vous n'y perdissiez guére ? Mais une Belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquestes, elle ne doit rien qu'à elle-mesme. Croyez-moy, c'est une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

ALEXANDRE.

Il a paru que vous en avez esté bien persuadée. Mais pensez-vous que ce Personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé ?

PHRINÉ.

Non, non, car je ſuis de bonne foy. J'avouë que j'ay extrémement outré le caractere de jolie Femme, mais vous avez auſſi outré celuy de Grand Homme. Vous & moy nous avons fait trop de conqueſtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela eſtoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir aſſez pour rebâtir les Murailles de Thébes, c'eſtoit aller beaucoup plus loin

qu'il ne falloit. D'autre costé, si vous n'eussiez fait que conquérir la Grece, les Isles voisines, & peut-estre encore quelque petite partie de l'Asie Mineure, & vous en composer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu, ny de plus raisonnable; mais de courir toûjours, sans sçavoir où, & de prendre toûjours des Villes, sans sçavoir pourquoy, & d'exécuter toûjours, sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plû à beaucoup de

Perſonnes bien ſenſées.

ALEXANDRE.

Que ces Perſonnes bien ſenſées en diſent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois uſé ſi ſagement de ma valeur & de ma fortune, on n'auroit preſque point parlé de moy.

PHRINÉ.

Ny de moy non plus, ſi j'avois uſé trop ſagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne ſont pas les caractéres les plus raiſonnables qui y ſont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un Bœuf sur tes épaules, aux Jeux Olimpiques ?

MILON.

Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grece y applaudit, & l'honneur

s'en répandit juſque ſur la Ville de Crotone ma Patrie, d'où ſont ſortis une infinité de braves Athletes. Au contraire, ta Ville de Sibaris ſera décriée à jamais par la molleſſe de ſes Habitans, qui avoient banny les Coqs, de peur d'en eſtre éveillez, & qui prioient les Gens à manger un an avant le jour du Repas, pour avoir le loiſir de le faire auſſi délicat qu'ils le vouloient.

SMINDIRIDE.

Tu te moques des Siba-

rites ; mais toy, Crotoniate grossier, crois-tu que se vanter de porter un Bœuf, ce ne soit pas se vanter de luy ressembler beaucoup?

MILON.

Et toy, crois-tu avoir ressemblé à un Homme, quand tu t'es plaint d'avoir passé une nuit sans dormir, à cause que parmy les feüilles de Roses, dont ton Lit estoit semé, il y en avoit eu une sous toy qui s'estoit pliée en deux?

SMINDIRIDE.

Il eſt vray que j'ay eu cette délicateſſe ; mais pourquoy te paroiſt-elle ſi étrange?

MILON.

Et comment ſe pourroit-il qu'elle ne me le paruſt pas?

SMINDIRIDE.

Quoy, n'as-tu jamais veu quelque Amant, qui eſtant comblé des faveurs d'une Maîtreſſe, à qui il a rendu des ſervices ſignalez, ſoit troublé dans la poſſeſſion de ce bonheur,

par la crainte qu'il a que la reconnoiſſance n'agiſſe dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination?

MILON.

Non, je n'en ay jamais veu. Mais quand cela ſeroit?

SMINDIRIDE.

Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquérant, qui au retour d'une Expédition glorieuſe, ſe trouvaſt peu ſatisfait de ſes triomphes, parce que la Fortune y auroit eu plus de part que ſa

valeur ny ſa conduite, & que ſes deſſeins auroient réüſſy ſur des meſures fauſſes & mal priſes?

MILON.

Non, je n'en ay point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure?

SMINDIRIDE.

Que cet Amant, & ce Conquérant, & generalement preſque tous les Hommes, quoy que couchez ſur des Fleurs, ne ſçauroient dormir, s'il y en a une ſeule feüille pliée

en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaiſirs. Ce ſont des Lits de Roſes, où il eſt bien difficile que toutes les feüilles ſe tiennent étenduës, & qu'aucune ne ſe plie; cependant le ply d'une ſeule ſuffit pour incommoder beaucoup.

MILON.

Je ne ſuis pas fort ſçavant ſur ces matieres-là; mais il me ſemble que toy, & l'Amant, & le Conquérant que tu ſupoſes, & tous tant que vous eſtes,

vous avez extrémement tort. Pourquoy vous rendez-vous ſi délicats?

SMINDIRIDE.

Ah, Milon! les Gens d'eſprit ne ſont pas des Crotoniates comme toy, mais ce ſont des Sibarites encore plus raffinez que je n'eſtois.

MILON.

Je voy bien ce que c'eſt. Les Gens d'eſprit ont aſſurément plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicateſſe d'en retrancher ce

qu'ils ont de trop. Ils veulent bien eſtre ſenſibles aux plus petits deſagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs aſſez d'agrémens pour eux, & ſur ce pied-là je trouve qu'ils ont raiſon.

SMINDIRIDE.

Ce n'eſt point du tout cela. Les Gens d'eſprit n'ont point plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut.

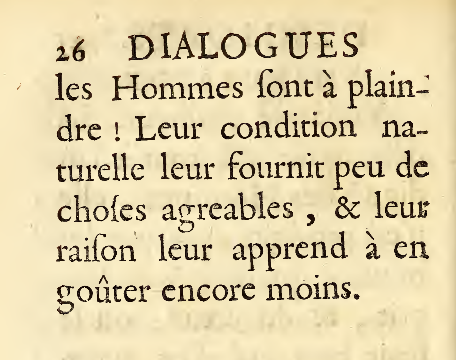
MILON.

Ils ſont donc fous, de s'amuſer à eſtre ſi délicats.

SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

Voila le malheur. La délicateſſe eſt tout-à-fait digne des Hommes ; elle n'eſt produite que par les bonnes qualitez & de l'eſprit, & du cœur ; on ſe ſçait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquérir quand on n'en a pas ; cependant la délicateſſe diminuë le nombre des plaiſirs, & on n'en a point trop. Elle eſt cauſe qu'on les ſent moins vivement, & d'eux-meſmes ils ne ſont point trop vifs. Que



les Hommes ſont à plaindre ! Leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agreables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.



DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HElas ! ma pauvre Stratonice, que je ſuis malheureuſe ! Vous ſçavez comme j'ay vécu. Je garday une fidelité ſi exacte à mon premier Mary, que je me brûlay toute vive, plutoſt que d'en

prendre un ſecond. Cependant je n'ay pû eſtre à couvert de la médiſance. Il a plû à un Poëte nommé Virgile, de changer une Prude auſſi ſevere que moy, en une jeune Coquete, qui ſe laiſſe charmer de la bonne mine d'un Etranger dés le premier jour qu'elle le voit. Toute mon Hiſtoire eſt renverſée. A la verité, le Bucher où je fus conſumée, m'eſt demeuré. Mais devinez pourquoy je m'y jette? Ce n'eſt plus de peur

d'eſtre obligée à un ſe-cond mariage, c'eſt parce que je ſuis au deſeſpoir de ce que cet Etranger m'a-bandonne.

STRATONICE.

De bonne-foy, cela peut avoir des conſéquences tres-dangereuſes. Il n'y aura plus guére de Fem-mes qui veüillent ſe brûler par fidélité conjugale, ſi apres leur mort un Poëte eſt en liberté de dire d'el-les tout ce qu'il voudra. Mais peut-eſtre voſtre Vir-gile n'a-t-il pas eu ſi grand

tort. Peut-eſtre a-t-il démêlé dans voſtre vie quelque intrigue que vous eſpériez qui ne ſeroit pas connuë. Que ſçait-on? Je ne voudrois pas répondre de vous ſur la foy de voſtre Bucher.

DIDON.

Si la galanterie que Virgile m'attribuë, avoit quelque vray-ſemblance, je conſentirois que l'on me ſoupçonnaſt; mais il me donne pour Amant, Enée, un Homme qui eſtoit mort trois cens ans avant que

je fuſſe au monde.

STRATONICE.

Ce que vous dites-là eſt quelque choſe. Cependant, Enée & vous, vous paroiſſiez extrémement eſtre le fait l'un de l'autre. Vous aviez eſté tous deux contraints d'abandonner voſtre Patrie; vous cherchiez fortune tous deux dans des Païs étrangers; il eſtoit Veuf, vous eſtiez Veuve; voila bien des raports. Il eſt vray que vous eſtes née trois cens ans apres luy; mais Vir-

gile a veu tant de raiſons pour vous aſſortir enſemble, qu'il a crû que les trois cens années qui vous ſéparoient, n'eſtoient pas une affaire.

DIDON.

Quel raiſonnement eſt-ce-là ? Quoy, trois cens ans ne ſont pas toûjours trois cens ans, & malgré cet obſtacle, deux Perſonnes peuvent ſe rencontrer, & s'aimer ?

STRATONICE.

Oh ! c'eſt ſur ce point que Virgile a entendu fi-

nesse. Assurément il estoit Homme du monde. Il a voulu faire voir qu'en matiere de commerces amoureux, il ne faut pas juger sur l'apparence, & que ceux qui en ont le moins, sont bien souvent les plus vrais.

DIDON.

J'avois bien affaire qu'il attaquast ma réputation, pour mettre ce beau mystére dans ses Ouvrages.

STRATONICE.

Mais quoy ? vous a-t-il tournée en ridicule ? Vous

a-t-il fait dire des chofes impertinentes?

DIDON.

Rien moins. Il m'a recité icy fon Poëme, & tout le morceau où il me fait paroiftre , eft affurément divin , à la médifance prés. J'y fuis belle, j'y dis de tres-belles chofes fur ma paffion prétenduë ; & fi Virgile eftoit obligé à me reconnoiftre dans l'Eneïde pour Femme de bien, l'Eneïde y perdroit beaucoup.

STRATONICE.

Dequoy vous plaignez-

vous donc? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas euë; voila un grand malheur! Mais en récompenſe on vous donne de la beauté & de l'eſprit, que vous n'aviez peut-eſtre pas.

DIDON.

Quelle conſolation!

STRATONICE.

Je ne ſçay comment vous eſtes faite; mais la plûpart des Femmes aiment mieux, ce me ſemble, qu'on médiſe un peu de leur vertu, que de leur

eſprit, ou de leur beauté. Pour moy, j'eſtois de cette humeur-là. Un Peintre qui eſtoit à la Cour du Roy de Syrie mon Mary, fut mal-content de moy; & pour ſe vanger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il expoſa ſon Tableau, & prit auſſitoſt la fuite. Mes Sujets, zélez pour ma gloire, vouloient brûler ce Tableau publiquement; mais comme j'y eſtois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoy que

les attitudes qu'on m'y donnoit, ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlast, & fis revenir le Peintre, à qui je pardonnay. Si vous m'en croyez, vous en userez de mesme à l'égard de Virgile.

DIDON.

Cela seroit bon, si le premier mérite d'une Femme estoit d'estre belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRATONICE.

Je ne décide point quel est ce premier mérite;

mais dans l'uſage ordinaire, la premiere queſtion qu'on fait ſur une Femme que l'on ne connoiſt point, c'eſt, *eſt-elle belle?* La ſeconde, *a-t-elle de l'eſprit?* Il arrive rarement qu'on faſſe une troiſiéme queſtion.



DIALOGUE IV.

ANACREON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'eusse jamais crû qu'un Faiseur de Chansonnetes eust osé se comparer à un Philosophe d'une aussi grande réputation que moy.

ANACREON.

Vous faites sonner bien haut le nom de Philoso-

phe; mais moy, avec mes Chanſonnetes, je n'ay pas laiſſé d'eſtre appellé le ſage Anacréon, & il me ſemble que le titre de Philoſophe ne vaut pas celuy de Sage.

ARISTOTE.

Ceux qui vous ont donné cette qualité-là, ne ſongeoient pas trop bien à ce qu'ils diſoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la mériter?

ANACREON.

Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'eſtre amoureux; & la merveille

eſt, qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celuy de Philoſophe, qui vous a couſté des peines infinies. Car combien avez-vous paſſé de nuits à éplucher les Queſtions épineuſes de la Dialectique? Combien avez-vous composé de gros Volumes ſur des matieres obſcures, que vous n'entendiez peut-eſtre pas bien vous-meſme?

ARISTOTE.

J'avouë que vous avez

pris un chemin plus commode pour parvenir à la ſageſſe, & qu'il faloit eſtre bien habile pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec voſtre Lut & voſtre Bouteille, que les plus Grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANACREON.

Vous prétendez railler; mais je vous ſoûtiens qu'il eſt plus difficile de boire & de chanter, comme j'ay chanté, & comme j'ay bû, que de philoſopher com-

me vous avez philoſophé. Pour chanter & pour boire comme moy, il faudroit avoir dégagé ſon ame des paſſions violentes, n'aſpirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'eſtre diſpoſé à prendre toûjours le temps comme il viendroit; enfin il y auroit auparavant bien de petites choſes à regler chez ſoy; & quoy qu'il n'y ait pas grande Dialéctique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de

frais philoſopher comme vous avez fait. On n'eſt point obligé à ſe guérir ny de l'ambition, ny de l'avarice ; on ſe fait une entrée agreable à la Cour du grand Aléxandre ; on s'attire des Préſens de cinq cens mille écus, que l'on n'employe pas entierement en expériences de Phyſique, ſelon l'intention du Donateur ; & en un mot, cette ſorte de Philoſophie mene à des choſes aſſez oppoſées à la Philoſophie.

ARISTOTE.

Il faut qu'on vous ait fait icy-bas bien des médiſances de moy; mais apres tout, l'Homme n'eſt Homme que par la raiſon, & rien n'eſt plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent ſervir à étudier la Nature, & à déveloper toutes ces Enigmes qu'elle nous propoſe.

ANACREON.

Voila comme les Hommes renverſent l'uſage de tout. La Philoſophie eſt

en elle-meſme une choſe admirable, & qui leur peut eſtre fort utile; mais parce qu'elle les incommoderoit, ſi elle ſe mêloit de leurs affaires, & ſi elle demeuroit aupres d'eux à regler leurs paſſions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planetes, & en meſurer les mouvemens, ou bien ils la promenent ſur la Terre pour luy faire examiner tout ce qu'ils y voyent. Enfin ils l'occupent toûjours le plus loin d'eux qu'il leur eſt

poſſible. Cependant comme ils veulent eſtre Philoſophes à bon marché, ils ont l'adreſſe d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus ſouvent à ceux qui font la recherche des Cauſes naturelles.

ARISTOTE.

Et quel nom plus convenable leur peut-on donner?

ANACREON.

La Philoſophie n'a affaire qu'aux Hommes, & nullement au reſte de l'Univers. L'Aſtronome pen-

ſe aux Aſtres, le Phyſicien penſe à la Nature, & le Philoſophe penſe à ſoy. Mais qui euſt voulu l'eſtre à une condition ſi dure? Helas! preſque perſonne. On a donc diſpenſé les Philoſophes d'eſtre Philoſophes, & on s'eſt contenté qu'ils fuſſent Aſtronomes, ou Phyſiciens. Pour moy, je n'ay point eſté d'humeur à m'engager dans les Spéculations; mais je ſuis ſûr qu'il y a moins de Philoſophie dans beaucoup de Livres, qui

font profeſſion d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chanſonnetes que vous mépriſez tant; dans celle-cy par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amaſſer bien de l'or.
La mort me rendant viſite,
Je la renvoyerois bien viſte,
En luy donnant mon tréſor.
Mais ſi la Parque ſevere
Ne le permet pas ainſy,
L'or ne m'eſt plus neceſſaire;
L'amour & la bonne chere
Partageront mon ſoucy.

ARISTOTE.

Si vous ne voulez apeller Philoſophie que celle

qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des choſes qui valent bien voſtre Chanſon ; car enfin cette obſcurité qu'on m'a reprochée, & qui ſe trouve peut-eſtre dans quelques-uns de mes Livres, ne ſe trouve nullement dans ce que j'ay écrit ſur cette matiere ; & tout le monde a avoüé qu'il n'y avoit rien de plus beau ny de plus clair que ce que j'ay dit des paſſions.

ANACREON.

Quel abus ! Il n'eſt pas queſtion de définir les paſſions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les Hommes donnent volontiers à la Philoſophie leurs maux à conſidérer, mais non pas à guérir ; & ils ont trouvé le ſecret de faire une Morale qui ne les touche pas de plus prés que l'Aſtronomie. Peut-on s'empeſcher de rire, en voyant des Gens, qui pour de l'argent, préchent

le mépris des richesses, & des Poltrons qui se battent sur la définition du Magnanime?



DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE.

EN verité, toutes les Fables que vous venez de me reciter, ne peuvent eſtre aſſez admirées. Il faut que vous ayez eu beaucoup d'art pour déguiſer ainſi en petits Contes, les Inſtructions les plus importantes que la Morale puiſſe don-

ner, & pour couvrir vos penſées ſous des images auſſi juſtes & auſſi familieres que celles-là.

ESOPE.

Il m'eſt bien doux d'être loüé ſur cet Art, par vous qui l'avez ſi bien entendu.

HOMERE.

Moy? je ne m'en ſuis jamais piqué.

ESOPE.

Quoy, n'avez-vous pas prétendu cacher de grands myſteres dans vos Ouvrages?

HOMERE.

Hélas! point du tout.

ESOPE.

Cependant tous les Sçavans de mon temps le disoient; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ny dans l'Odissée, à quoy ils ne donnassent des Allégories les plus belles du monde. Ils soûtenoient que tous les secrets de la Theologie, de la Physique, de la Morale, & des Mathématiques mesme, estoient renfermez dans ce que vous aviez écrit. Verita-

blement il y avoit quelque difficulté à les déveloper, & où l'un trouvoit un ſens moral, l'autre en trouvoit un phyſique; mais à cela prés, ils convenoient que vous aviez tout ſçeu, & tout dit, à qui le comprenoit bien.

HOMERE.

Sans mentir, je m'eſtois bien douté que de certaines Gens ne manqueroient point d'entendre fineſſe, où je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de pro-

phétiser des choses éloi-gnées en attendant l'éve-nement; il n'est rien tel aussi que de débiter des Fables, en attendant l'Allégorie.

ESOPE.

Il faloit que vous fussiez bien hardy, pour vous re-poser sur vos Lecteurs du soin de mettre des Allégo-ries dans vos Poëmes. Où en eussiez-vous esté, si on les eust pris au pié de la Lettre?

HOMERE.

Hé bien, ce n'eust pas

eſté un grand malheur.

ESOPE.

Quoy ? ces Dieux qui s'entreſtropient ; ce *Foudroyant* Jupiter, qui dans une aſſemblée de Divinitez menace *l'Auguſte* Junon de la batre ; ce Mars, qui eſtant bleſſé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille Hommes, & n'agit pas comme un ſeul, (car au lieu de mettre tous les Grecs en piéces, il s'amuſe à s'aller plaindre de ſa

bleſſure à Jupiter) tout cela euſt eſté bon ſans Allégorie?

HOMERE.

Pourquoy non? Vous vous imaginez que l'eſprit humain ne cherche que le vray? détrompez-vous. L'eſprit humain, & le faux, ſimpatiſent extrémement. Si vous avez la verité à dire, vous ferez fort bien de l'enveloper dans des Fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des Fables, elles pourront bien plaire ſans con-

tenir aucune verité. Ainſi le vray a beſoin d'emprunter la figure du faux pour eſtre agréablement reçeu dans l'eſprit humain ; mais le faux y entre bien ſous ſa propre figure, car c'eſt le lieu de ſa naiſſance & ſa demeure ordinaire, & le vray y eſt étranger. Je vous diray bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des Fables allégoriques, il euſt bien pû arriver que la plûpart des Gens auroient pris la Fable, comme une choſe qui n'euſt point trop

eſté hors d'apparence, & auroient laiſſé là l'Allégorie; & en effet, vous devez ſçavoir que mes Dieux, tels qu'ils ſont, & tous myſteres à part, n'ont point eſté trouvez ridicules.

ESOPE.

Cela me fait trembler. Je crains furieuſement que l'on ne croye que les Bêtes ayent parlé comme elles font dans mes Apologues.

HOMERE.

Voila une plaiſante peur.

ESOPE.

Hé quoy? ſi l'on a bien crû que les Dieux ayent pû tenir les diſcours que vous leur avez fait tenir; pourquoy ne croira-t-on pas que les Bêtes ayent parlé de la maniere dont je les ay fait parler?

HOMERE.

Ah! ce n'eſt pas la meſme choſe. Les Hommes veulent bien que les Dieux ſoient auſſi foux qu'eux; mais ils ne veulent pas que les Bêtes ſoient auſſi ſages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUis que vous voulez ſçavoir mon avanture, la voicy. L'Empereur ſous qui je vivois, voulut ſe marier ; & pour mieux choiſir une Impératrice, il fit publier que toutes celles qui ſe croyoient d'une beauté & d'un agrément

à prétendre au Tróne, se trouvassent à Constantinople. Dieu sçait l'affluence qu'il y eut. J'y allay, & je ne doutay point qu'avec beaucoup de jeunesse, avec des yeux tres-vifs, & un air assez agreable & assez fin, je ne pusse disputer l'Empire. Le jour que se tint l'Assemblée de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une maniere inquiete les visages les unes des autres; & je remarquay avec plaisir que mes Rivales me

regardoient d'aſſez mauvais œil. L'Empereur parut. Il paſſa d'abord plusieurs rangs de Belles ſans rien dire ; mais quand il vint à moy, mes yeux me ſervirent bien, & ils l'arreſterent. *En verité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois ſouhaiter, *les Femmes ſont bien dangereuſes; elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'eſtoit queſtion que d'avoir un peu d'eſprit, & que j'eſtois Impératrice ; & dans le trouble d'eſpérance & de joye

où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En récompense, Seigneur, les Femmes peuvent faire, & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponse gâta tout. L'Empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser.

ATHENAIS.

Il faloit que cet Empereur-là fust d'un caractere bien étrange, pour craindre tant l'esprit, & qu'il ne s'y connust guére, pour croire que vostre réponse en marquast beaucoup;

car franchement, elle n'eſt point trop bonne, & vous n'avez pas grand' choſe à vous reprocher.

ICASIE.

Ainſi vont les fortunes. L'eſprit ſeul vous a faite Impératrice; & moy, la ſeule apparence de l'eſprit m'a empeſchée de l'eſtre. Vous ſçaviez meſme encore la Philoſophie, ce qui eſt bien pis que d'avoir de l'eſprit; & avec tout cela vous ne laiſſaſtes pas d'épouſer Théodoſe le jeune.

ATHENAIS.

Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le vostre, j'eusse eu grand' peur. Mon Pere, apres avoir fait de moy une Fille fort sçavante & fort spirituelle, me des-hérita, tant il se tenoit sûr qu'avec ma science & mon bel esprit, je ne pouvois manquer de faire fortune; & à dire vray, je le croyois comme luy. Mais je voy présentement que je courois un grand hazard, & qu'il n'estoit pas impossible que je demeurasse

ſans aucun bien, & avec la ſeule Philoſophie en partage.

ICASIE.

Non aſſurément; mais par bonheur pour vous mon avanture n'eſtoit pas encore arrivée. Il ſeroit aſſez plaiſant que dans une occaſion pareille à celle où je me trouvay, quelque autre qui ſçauroit mon Hiſtoire & qui voudroit en profiter, euſt la fineſſe de ne laiſſer point voir d'eſprit, & qu'on ſe moquaſt d'elle.

ATHENAIS.

Je ne voudrois pas répondre que cela luy réüſſiſt, ſi elle avoit un deſſein; mais bien ſouvent on fait par hazard des plus heureuſes ſottiſes du monde. N'avez-vous pas oüy parler d'un Peintre qui avoit ſi bien peint des Grapes de Raiſin, que des Oiſeaux s'y tromperent, & les vinrent becqueter? Jugez quelle réputation cela luy donna. Mais les Raiſins eſtoient portez dans le Tableau par un petit Païſan;

& on diſoit au Peintre, qu'à la verité il faloit qu'ils fuſſent bien faits, puis qu'ils attiroient les Oiſeaux; mais qu'il faloit auſſi que le petit Païſan fuſt bien mal fait, puis que les Oiſeaux n'en avoient point de peur. On avoit raiſon. Cependant ſi le Peintre ne ſe fuſt pas oublié dans le petit Païſan, les Raiſins n'euſſent pas eu ce ſuccés prodigieux qu'ils eurent.

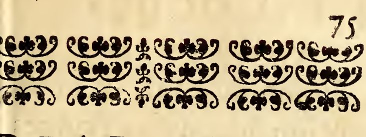
ICASIE.

En verité, quoy qu'on faſſe dans le monde, on ne ſçait

ce que l'on fait ; & apres l'avanture de ce Peintre, on doit trembler mesme dans les affaires où l'on se conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eust esté necessaire. Tout est incertain. Il semble que la Fortune ait soin de donner des succés diférens aux mesmes choses, afin de se moquer toûjours de la raison humaine, qui ne peut avoir de regle assurée.



DIALOGUES
DE
MORTS ANCIENS,
AVEC
ES MODERNES.



DIALOGUE I.

AUGUSTE.
PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

OUY, je fus bel Esprit dans mon ſiecle, & je fis auprés es Princes une fortune aſ z conſidérable.

AUGUSTE.

Vous compoſaſtes donc en des Ouvrages pour x?

P. ARETIN.

Point-du-tout. J'avois pension de tous les Princes de l'Europe, & cela n'euſt pas pû eſtre ſi je me fuſſe amuſé à loüer. Ils eſtoient en guerre les uns avec les autres; quand les uns batoient, les autres eſtoient batus; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs loüanges.

AUGUSTE.

Que faiſiez-vous donc?

P. ARETIN.

Je faiſois des Vers contre eux. Ils ne pouvoient pas

entrer tous dans un Panégyrique; mais ils entroient bien tous dans une Satire. J'avois ſi bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des ſotiſes en ſûreté. L'Empereur Charles V. dont aſſurément vous avez entendu parler icy bas, s'eſtant allé faire batre fort mal-à-propos, vers les Côtes d'Afrique, m'envoya auſſi-toſt une aſſez belle Chaîne d'or. Je la reçeus, & la regardant triſtement; *Ah! c'eſt là bien*

peu de chose, m'écriay-je, *pour une auſſi grande folie que celle qu'il a faite.*

AUGUSTE.

Vous aviez trouvé une nouvelle maniere de tirer de l'argent des Princes.

P. ARETIN.

N'avois-je pas ſujet de concevoir l'eſpérance d'une merveilleuſe fortune, en m'établiſſant un revenu ſur les ſotiſes d'autruy? C'eſt un bon fonds, & qui rapporte toûjours bien.

AUGUSTE.

Quoy que vous en puiſ-

ſiez dire, le métier de loüer eſt plus ſûr, & par conſéquent meilleur.

P. ARETIN.

Que voulez-vous? je n'eſtois pas aſſez impudent pour loüer.

AUGUSTE.

Et vous l'eſtiez bien aſſez pour faire des Satires ſur les Teſtes couronnées?

P. ARETIN.

Ce n'eſt pas la meſme choſe. Pour faire des Satires, il n'eſt pas toûjours beſoin de mépriſer ceux contre qui on les fait, mais

pour donner de certaines loüanges fades & outrées, il me ſemble qu'il faut en quelque ſorte mépriſer ceux-meſmes à qui on les donne,&les croire bien dupes. De quel front Virgile oſoit-il vous dire, qu'on ignoroit quel party vous prendriez parmy lesDieux, & que c'eſtoit une choſe incertaine, ſi vous vous chargeriez du ſoin des affaires de la Terre,ou ſi vous vous feriez Dieu Marin, en épouſant une Fille de Thétis, qui auroit volontiers

acheté de toutes ſes eaux, l'honneur de voſtre alliance, ou enfin ſi vous voudriez vous loger dans le Ciel, auprés du Scorpion qui tenoit la place de deux Signes, & qui en voſtre conſidération ſe ſeroit mis plus à l'étroit?

AUGUSTE.

Ne ſoyez pas étonné que Virgile euſt ce front-là. Quand on eſt loüé, on ne prend pas les loüanges avec tant de rigueur; on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent,

eſt bien ſoulagée par l'amour propre de ceux à qui elles s'adreſſent. Souvent on croit mériter des loüanges qu'on ne reçoit pas; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit?

P. ARETIN.

Vous eſpériez donc ſur la parole de Virgile, que vous épouſeriez une Nimphe de la Mer, ou que vous auriez un Apartement dans le Zodiaque?

AUGUSTE.

Non, non. De ces ſortes

de loüanges-là, on en rabat quelque chose, pour les réduire à une mesure un peu plus raisonnable ; mais à la verité on n'en rabat guére, & on se fait à soy-mesme bonne composition. Enfin de quelque maniere outrée qu'on soit loüé, on en tirera toûjours le profit de croire qu'on est au dessus de toutes les loüanges ordinaires, & que par son mérite on a réduit ceux qui loüoient, à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. Aretin.

Je voy bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pousser les loüanges dans tous les excés ; mais du moins pour celles qui sont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardiesse de les donner aux Princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vangiez impitoyablement de vos Ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux selon toute vostre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témerité de s'opposer à

vous, mais qu'auſſi-toſt que vous aviez fait quelque action de douceur, les choſes changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vangeance, qu'une gloire barbare & inhumaine. On loüoit une partie de voſtre vie aux dépens de l'autre. Pour moy, j'aurois craint que vous ne vous fuſſiez donné le divertiſſement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'euſſiez dit, *Choiſiſſez de la ſevérité, ou de la clémence, pour en faire le*

vray caractere d'un Héros; mais apres cela, tenez-vous-en à vostre choix.

AUGUSTE.

Pourquoy voulez-vous qu'on y regarde de si prés? Il est avantageux aux Grands, que toutes les matieres soient problématiques pour la flaterie. Quoy qu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'estre loüez; & s'ils le sont sur des choses opposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de mérite.

P. ARETIN.

Mais quoy? Ne vous venoit-il jamais aucun ſcrupule ſur tous les Eloges dont on vous accabloit? Eſtoit-il beſoin de raffiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils eſtoient attachez à voſtre rang? Les loüanges ne diſtinguent point les Princes; on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres; mais la Poſtérité diſtingue les loüanges qu'on a données à diférés Princes. Elle en confirme les unes, & déclare

les autres de viles flateries.

AUGUSTE.

Vous conviendrez donc du moins que je méritois les loüanges que j'ay reçeuës, puis qu'il est sûr que la posterité les a ratifiées par son jugement. J'ay mesme en cela quelque sujet de me plaindre d'elle ; car elle s'est tellement accoûtumée à me regarder comme le modelle des Princes, qu'on les louë d'ordinaire en me les comparant, & souvent la comparaison me fait tort.

P. ARETIN.

Consolez-vous; on ne vous donnera plus ce sujet de plainte. De la maniere dont tous les Morts qui viennent icy, parlent de Loüis XIV. qui regne aujourd'huy en France, c'est luy qu'on regardera désormais comme le modelle des Princes, & je prévoy qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir loüer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roy.

AUGUSTE.

Hé bien? Ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adreſſera une éxagération ſi forte, l'écouteront avec plaiſir?

P. ARETIN.

Cela pourra eſtre. On eſt ſi avide de loüanges, qu'on les a diſpenſées, & de la juſteſſe, & de la verité, & de tous les aſſaiſonnemens qu'elles devroient avoir.

AUGUSTE.

Il paroiſt bien que vous voudriez exterminer les loüanges. S'il faloit n'en

donner que de bonnes, qui ſe mêleroit d'en donner?

P. ARETIN.

Tous ceux qui en donneroient ſans intéreſt. Il n'appartient qu'à eux de loüer. D'où vient que vôtre Virgile a ſi bien loüé Caton, en diſant qu'il préſide à l'Aſſemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Eliſées ſont ſéparez d'avec les autres? C'eſt que Caton eſtoit mort; & Virgile qui n'eſpéroit rien ny de luy, ny de ſa Famille, ne luy a donné qu'un ſeul

Vers, & a borné ſon Eloge à une penſée raiſonnable. D'où vient qu'il vous a ſi mal loüé en tant de paroles, au commencement de ſes Georgiques? Il avoit penſion de vous.

AUGUSTE.

J'ay donc perdu bien de l'argent en loüanges?

P. ARETIN.

J'en ſuis fâché. Que ne faiſiez-vous ce qu'a fait un de vos Succeſſeurs, qui auſſi-toſt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit par un Edit exprés, que l'on

composast jamais de Vers pour luy?

AUGUSTE.

Hélas! Il avoit plus de raison que moy. Les vrayes loüanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.





DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL eſt vray que dans les paſſions que nous avons euës toutes deux, les Muſes ont eſté de la partie, & y ont mis beaucoup d'agrément ; mais il y a cette diférence, que c'eſtoit vous qui chantiez vos Amans, & moy, j'eſtois chantée par le mien.

SAPHO.

Hé bien? cela veut dire que j'aimois autant que vous eſtiez aimée.

LAURE.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe, car je ſçay que les Femmes ont d'ordinaire plus de panchant à la tendreſſe que les Hommes. Ce qui me ſurprend, c'eſt que vous ayez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous ſentiez pour eux, & que vous ayez en quelque maniere attaqué leur cœur par vos Poëſies. Le Perſonnage

d'une Femme n'eſt que de ſe défendre.

SAPHO.

Entre-nous, j'en eſtois un peu fâchée ; c'eſt une injuſtice que les Hommes nous ont faite. Ils ont pris le party d'attaquer, qui eſt bien plus aiſé que celuy de ſe défendre.

LAURE.

Ne nous plaignons point, noſtre party a ſes avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaiſt ; mais eux qui nous attaquent, ils

ils ne ſont pas toûjours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPHO.

Vous ne dites pas que ſi les Hommes nous attaquent, ils ſuivent le panchant qu'ils ont à nous attaquer; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de panchant à nous défendre.

LAURE.

Ne comptez-vous pour rien le plaiſir de voir par tant de douces attaques ſi longtemps continuées, &

redoublées si souvent, combien ils estiment la conqueste de vostre cœur?

SAPHO.

Et ne comptez-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques? Ils en voyent le succés avec plaisir dans tous les progrés qu'ils font auprés de nous; & nous, nous serions bien fàchées que nôtre résistance eust trop de succés.

LAURE.

Mais enfin, quoy qu'a-

pres tous leurs ſoins, ils ſoient victorieux à bon titre, vous leur faites grace en reconnoiſſant qu'ils le ſont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laiſſent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPHO.

Ah! cela n'empeſche pas que ce qui eſt une victoire pour eux, ne ſoit toûjours une eſpece de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaiſir d'eſtre aimez que celuy de triompher de la

Perſonne qui les aime ; & les Amans heureux ne ſont heureux , que parce qu'ils ſont Conquérans.

LAURE.

Quoy? auriez-vous voulu qu'on euſt étably que les Femmes attaqueroient les Hommes?

SAPHO.

Et quel beſoin y a-t-il que les uns attaquent , & que les autres ſe défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre autant que le cœur en dira.

LAURE.

Oh! les choſes iroient trop viſte, & l'amour eſt un commerce ſi agreable, qu'on a bien fait de luy donner le plus de durée que l'on a pû. Que ſeroit-ce ſi l'on eſtoit reçeu dés que l'on s'offriroit? Que deviendroient tous ces ſoins qu'on prend pour plaire; toutes ces inquiétudes que l'on ſent, quand on ſe reproche de n'avoir pas aſſez plû; tous ces empreſſemens avec leſquels on cherche un moment heureux; enfin

tout cet agreable mélange de plaiſirs & de peines, qu'on apelle amour? Rien ne ſeroit plus inſipide, ſi l'on ne faiſoit que s'entr'aimer.

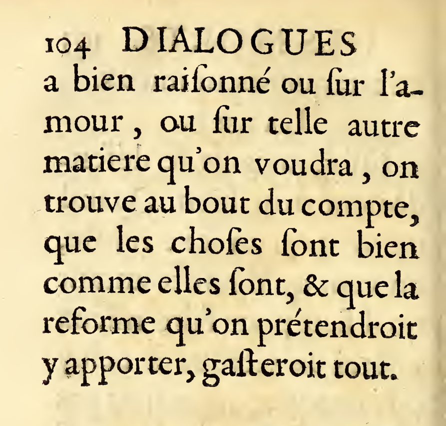
SAPHO.

Hé bien, s'il faut que l'amour ſoit une eſpece de combat, j'aimerois mieux qu'on euſt obligé les Hommes à ſe tenir ſur la défenſive. Auſſi bien ne m'avez-vous pas dit que les Femmes avoient plus de panchant qu'eux à la tendreſſe? A ce compte elles

les attaqueroient mieux.

LAURE.

Oüy, mais ils ſe défen-droient trop bien. Quand on veut qu'un ſexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celuy qui attaque, mais non pas aſſez pour la remporter. Il doit n'eſtre ny ſi foible qu'il ſe rẽde d'abord, ny ſi fort qu'il ne ſe rende jamais. C'eſt là noſtre caractere, & ce ne ſeroit peut-eſtre pas celuy des Hommes. Croyez-moy, apres qu'on



a bien raiſonné ou ſur l'amour, ou ſur telle autre matiere qu'on voudra, on trouve au bout du compte, que les choſes ſont bien comme elles ſont, & que la reforme qu'on prétendroit y apporter, gaſteroit tout.

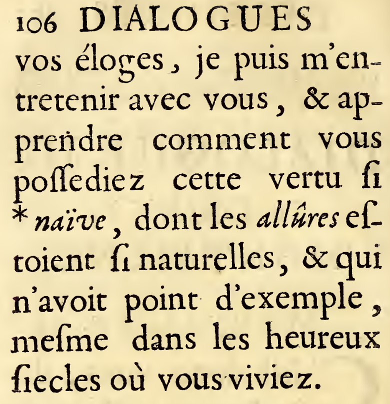


DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'Eſt donc vous, divin Socrate ! Que j'ay de joye de vous voir ! Je ſuis tout fraîchement venu en ce Païs-cy, & dés mon arrivée, je me ſuis mis à vous y chercher. Enfin apres avoir remply mon Livre de voſtre nom, & de



vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous poſſediez cette vertu ſi * *naïve*, dont les *allûres* eſtoient ſi naturelles, & qui n'avoit point d'exemple, meſme dans les heureux ſiecles où vous viviez.

SOCRATE.

Je ſuis bien aiſe de voir un Mort qui me paroiſt avoir eſté Philoſophe; mais comme vous eſtes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a longtemps que

* *Termes de Montaigne,*

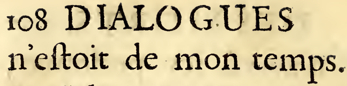
je n'ay vû icy perſonne, (car on me laiſſe aſſez ſeul, & il n'y a pas beaucoup de preſſe à rechercher ma converſation) trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le Monde? N'eſt-il pas bien changé?

MONTAIGNE.

Extrémement. Vous ne le reconnoiſtriez pas.

SOCRATE.

J'en ſuis ravy. Je m'eſtois toûjours bien douté qu'il faloit qu'il devinſt meilleur & plus ſage qu'il



n'eſtoit de mon temps.

MONTAIGNE.

Que voulez-vous dire ? Il eſt plus fou, & plus corrompu qu'il n'a jamais eſté. C'eſt le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à ſçavoir de vous l'Hiſtoire du temps que vous avez vû, & où régnoit tant de probité, & de droiture.

SOCRATE.

Et moy, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du ſiecle, où vous venez de vivre.

Quoy ? Les Hommes d'aprésent ne se sont point corrigez des sottises de l'antiquité?

MONTAIGNE.

Je croy que c'est parce que vous estes ancien, que vous parlez de l'antiquité si familierement; mais sçachez qu'on a grand sujet d'en regreter les mœurs, & que de jour en jour, tout empire.

SOCRATE.

Cela se peut-il? Il me semble que de mon temps les choses alloient déja bien

de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raiſonnable, & que les Hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MONTAIGNE.

Et les Hommes font-ils des expériences? Ils ſont faits comme les Oiſeaux, qui ſe laiſſent toûjours prendre dans les meſmes filets, où l'on a déja pris cent mille Oiſeaux de leur eſpece. Il n'y a perſonne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les ſottiſes des

Peres ſont perduës pour les Enfans.

SOCRATE.

Mais pourquoy ne fait-on point d'expériences? Je croirois que le monde devroit avoir une vieilleſſe plus ſage, & plus reglée que n'a eſté ſa jeuneſſe.

MONTAIGNE.

Les Hommes de tous les ſiecles ont les meſmes panchants, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir. Ainſi par tout où il y a des Hommes, il y a des ſottiſes, & les meſmes ſottiſes.

SOCRATE.

Et ſur ce pié-là, comment voudriez-vous que les ſiecles de l'antiquité euſſent mieux valu que le ſiecle d'aujourd'huy?

MONTAIGNE.

Ah! Socrate, je ſçavois bien que vous aviez une maniere particuliere de raiſonner, & d'enveloper ſi adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la concluſion, que vous les ameniez où il vous plaiſoit, & c'eſt

ce que vous appelliez eſtre la Sagè-Femme de leurs penſées, & les faire accoucher. J'avouë que me voila accouché d'une propoſition toute contraire à celle que j'avançois ; cependant je ne ſçaurois encore me rendre. Il eſt ſûr qu'il ne ſe trouve plus de ces ames *vigoureuſes & roides* de l'antiquité, des Ariſtides, des Phocions, des Périclés, ny enfin des Socrates.

SOCRATE.

A quoy tient-il ? Eſt-ce que la Nature s'eſt épuiſée,

& qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes Ames; & pourquoy ne se seroit-elle encore épuisée en rien, horsmis en Hommes raisonnables? Aucun de ses Ouvrages n'a encore dégeneré; pourquoy n'y auroit-il que les Hommes qui dégenerassent?

MONTAIGNE.

C'est un point de fait, ils dégenerent. Il semble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands Hommes, pour nous persuader qu'elle

en auroit ſçeu faire ſi elle avoit voulu, & qu'en ſuite elle ait fait tout le reſte avec aſſez de négligence.

SOCRATE.

Prenez garde à une choſe. L'antiquité eſt un objet d'une eſpece particuliere, l'éloignement le groſſit. Si vous euſſiez connu Ariſtide, Phocion, Periclés, & moy, puis que vous voulez me mettre de ce nombre, vous euſſiez trouvé dans voſtre ſiecle des Gens qui nous reſſembloient. Ce

qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiecle, & l'antiquité en profite. On met les Anciens bien haut, pour abaiſſer ſes Contemporains. Quand nous vivions, nous eſtimions nos Anceſtres plus qu'ils ne méritoient; & à préſent, noſtre Poſtérité nous eſtime plus que nous ne méritons; mais, & nos Anceſtres, & nous, & noſtre Poſtérité, tout cela eſt bien égal, & je croy que le Spé-

ſtacle du Monde ſeroit bien ennuyeux, pour qui le regarderoit d'un certain œil; car c'eſt toûjours la meſme choſe.

MONTAIGNE.

J'aurois crû que tout eſtoit en mouvement, que tout changeoit, & que les ſiecles diférens avoient leurs diférens caracteres comme les Hommes. En effet, ne voit-on pas des ſiecles ſçavans, & d'autres qui ſont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui ſont plus raffi-

nez? N'en voit-on pas de ſérieux & de badins, de polis & de groſſiers?

SOCRATE.

Il eſt vray.

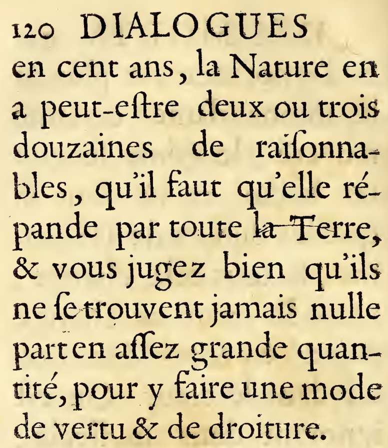
MONTAIGNE.

Et pourquoy donc n'y aura-t-il pas des ſiecles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

SOCRATE.

Ce n'eſt pas une conſéquence. Les Habits changent; mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe, ou la groſſiereté, la ſcience

ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'Homme, & tout cela change; mais le cœur ne change point, & tout l'Homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siecle, mais la mode d'estre sçavant peut venir; on est interessé, mais la mode d'être des-interessé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'Hommes assez déraisonnables qui naissent


en cent ans, la Nature en a peut-eſtre deux ou trois douzaines de raiſonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la Terre, & vous jugez bien qu'ils ne ſe trouvent jamais nulle part en aſſez grande quantité, pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MONTAIGNE.

Cette diſtribution d'Hómes raiſonnables ſe fait-elle également? Il pourroit bien y avoir des ſiecles mieux partagez les uns que les autres.

SOCRATE.

La Nature agit toûjours avec beaucoup de regle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.



DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'avez-vous? je vous vois tout échauffé.

ADRIEN.

Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la maniere dont nous sommes

morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette derniere action plus Philosophe que luy.

M. D'AUTRICHE.

Je vous trouve bien hardy d'oser attaquer une mort aussi fameuse que la sienne. Ne fut-ce pas quelque chose de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses Amis en sûreté, & de se tuer luy-mesme pour expirer avec la liberté de sa Patrie, & pour ne pas

tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant luy auroit infailliblement pardonné?

ADRIEN.

Oh! ſi vous examiniez de prés cette mort-là, vous y trouveriez bien des choſes à redire. Premierement il y avoit ſi longtemps qu'il s'y préparoit, & il s'y eſtoit préparé avec des efforts ſi viſibles, que perſonne dans Utique ne doutoit que Caton ne ſe duſt tuer. Secondement, avant que de ſe donner le coup, il eut be-

ſoin de lire pluſieurs fois le Dialogue, où Platon traite de l'Immortalité de l'Ame. Troiſiémement, le deſſein qu'il avoit pris le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, que s'eſtant couché, & ne trouvant point ſon Epée ſous le chevet de ſon Lit, (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit oſtée de là,) il appella pour la demander un de ſes Eſclaves, & luy déchargea ſur le viſage un grand coup de poing, dont il luy caſſa les dents, ce qui

eſt ſi vray, qu'il retira ſa main toute enſanglantée

M. D'AUTRICHE.

J'avouë que voila un coup de poing, qui gaſte bien cette mort philoſophique.

ADRIEN.

Vous ne ſçauriez croire quel bruit il fit ſur cette Epée oſtée, & combien il reprocha à ſon Fils & à ſes Domeſtiques, qu'ils le vouloient livrer à Céſar pieds & poings liez. Enfin il les gronda tous de telle ſorte, qu'il falut qu'ils ſortiſſent de ſa Chambre & le laiſſaſſent ſe tuer.

M. D'AUTRICHE.

Veritablement les choses pouvoient se passer d'une maniere un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort ; il n'y a rien de plus aisé que de mourir quand on le veut ; mais apparemment les mesures qu'il avoit prises en comptant sur sa fermeté, estoient prises si juste, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne se fust peut-estre pas tué, s'il eût diferé d'un jour.

ADRIEN.

Vous dites vray, & je voy que vous vous connoiſſez en morts genéreuſes.

M. D'AUTRICHE.

Cependant on dit qu'aprés qu'on eut apporté cette Epée à Caton, & que l'on ſe fut retiré, il s'endormit, & ronfla. Cela ſeroit aſſez beau.

ADRIEN.

Et le croyez-vous? Il venoit de quereller tout le monde, & de batre ſes Valets; on ne dort pas ſi aiſé-

ment aprés un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frapé l'Esclave, luy faisoit trop de mal pour luy permettre de s'endormir, car il ne put suporter la douleur qu'il y sentoit, & il se la fit bander par un Medecin, quoy qu'il fust sur le point de se tuer. Enfin depuis qu'on luy eut apporté son Epée jusqu'à minuit, il lût deux fois le Dialogue de Platon. Or je prouverois bien par un grand Soupé qu'il donna le soir à tous ses Amis, par

une Promenade qu'il fit ensuite, & par tout ce qui se passa jusqu'à ce qu'on l'eust laissé seul dans sa Chambre, que quand on luy apporta cette Epée, il devoit estre fort tard ; d'ailleurs le Dialogue qu'il lût deux fois est tres-long ; & par conséquent s'il dormit, il ne dormit guére. En verité, je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprés de ceux qui écoutoient à la porte de sa Chambre.

M. D'AUTRICHE.

Vous ne faites pas mal la critique de ſa mort, qui ne laiſſe pas d'avoir toûjours dans le fond quelque choſe de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la voſtre l'emporte? Autant qu'il m'en ſouvient, vous eſtes mort dans voſtre Lit, tout uniment, & d'une maniere qui n'a rien de remarquable.

ADRIEN.

Quoy? n'eſt-ce rien de remarquable, que ces Vers

que je fis presque en expirant?

Ma petite Ame, ma Mignonne,
Tu t'en vas donc, ma Fille, & Dieu sçache où tu vas;
Tu pars seulete, nuë, & tremblotante. Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop sérieuse; mais pour moy, vous voyez que je badinay avec elle; & c'est en quoy je prétens que ma philosophie alla bien plus loin que celle

de Caton. Il n'eſt pas ſi difficile de braver fiérement la mort, que d'en railler nonchalamment, ny de la bien recevoir quand on l'appelle à ſon ſecours, que quand elle vient ſans qu'on ait beſoin d'elle.

M. D'AUTRICHE.

Oüy, je conviens que la mort de Caton eſt moins belle que la voſtre ; mais par malheur je n'avois point remarqué que vous euſſiez fait ces petits Vers, en quoy conſiſte toute ſa beauté.

ADRIEN.

Voila comme tout le monde eſt fait. Que Caton ſe déchire les entrailles, plûtoſt que de tomber entre les mains de ſon Ennemy; ce n'eſt peut-eſtre pas au fond ſi grand'choſe, cependant un trait comme celuy-là brille extrémement dans l'Hiſtoire, & il n'y a perſonne qui n'en ſoit frapé. Qu'un autre meure tout doucement, & ſe trouve en état de faire des Vers badins ſur ſa mort, c'eſt plus que ce qu'a fait Caton;

mais cela n'a rien qui frape, & l'Hiſtoire n'en tient preſque pas de compte.

M. D'AUTRICHE.

Hélas! rien n'eſt plus vray que ce que vous dites; & moy, qui vous parle, j'ay une mort que je prétens plus belle que la voſtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'eſt pourtant pas une mort toute entiere; mais telle qu'elle eſt, elle eſt au deſſus de la voſtre, qui eſt au deſſus de celle de Caton.

ADRIEN.

Comment ? que voulez-vous dire ?

M. D'AUTRICHE.

J'eſtois Fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un Fils de Roy, & ce Prince apres la mort de ſon Pere, me renvoya chez le mien, malgré la promeſſe ſolemnelle qu'il avoit faite de m'épouſer. En ſuite on me fiança encore au Fils d'un autre Roy ; & comme j'allois par Mer trouver cet Epoux, mon Vaiſſeau fut batu d'une furieuſe tem-

peſte, qui mit ma vie en un danger tres-évident. Ce fut alors que je me composay moy-même cette Epitaphe.

Cy giſt Marget, la gentil' Damoiſelle,
Qu'a deux Maris, & encore eſt pucelle.

A la verité, je n'en mourus pas; mais il ne tint pas à moy. Concevez bien cette eſpece de mort-là, vous en ſerez ſatisfait. La fermeté de Caton eſt outrée dans un genre, la voſtre dans un autre, la mienne eſt natu-

relle. Il eſt trop guindé, vous eſtes trop badin, je ſuis raiſonnable.

ADRIEN.

Quoy? vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort?

M. D'AUTRICHE.

Oüy, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant; & je ſuis ſûre que vous vous fiſtes alors autant de violence pour badiner, que Caton pour ſe déchirer les entrailles. J'attens un naufrage à tous momens ſans

m'épouvanter, & je compoſe de ſang-froid mon Epitaphe; cela eſt fort extraordinaire, & s'il n'y avoit rien qui adouciſt cette Hiſtoire, on auroit raiſon de ne la croire pas, ou de croire que je n'euſſe agy que par fanfaronnade. Mais en meſme temps, je ſuis une pauvre Fille deux fois fiancée, & qui ay pourtant le malheur de mourir Fille; je marque le regret que j'en ay, & cela met dans mon Hiſtoire toute la vray-ſemblance dont elle

a beſoin. Vos Vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire; ce n'eſt qu'un galimatias composé de petits termes folâtres; mais les miens ont un ſens fort clair, & dont on ſe contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les voſtres.

ADRIEN.

En verité, je n'euſſe jamais crû que le chagrin de mourir avec voſtre virginité, euſt dû vous eſtre ſi glorieux.

M. D'AUTRICHE.
Plaiſantez-en tant que vous voudrez ; mais ma mort, ſi elle peut s'appeller ainſi, a encore un avantage eſſentiel ſur celle de Caton, & ſur la voſtre. Vous aviez tant fait les Philoſophes l'un & l'autre pendant voſtre vie, que vous vous eſtiez engagez d'honneur à ne craindre point la mort ; & s'il vous euſt eſté permis de la craindre, je ne ſçay ce qui en fuſt arrivé. Mais moy, tant que la tempeſte dura, j'eſtois en droit

de trembler, & de pousser des cris jusqu'au Ciel, sans que personne y trouvast à redire, ny m'en estimast moins; cependant je demeuray assez tranquille pour faire mon Epitaphe.

ADRIEN.

Entre-nous, l'Epitaphe ne fut-elle point faite sur la terre?

M. D'AUTRICHE.

Ah! cette chicane-là est de mauvaise grace; je ne vous en ay pas fait de pareille sur vos Vers.

ADRIEN.

Je me rends donc de bonne foy, & j'avouë que la vertu eſt bien grande, quand elle ne paſſe point les bornes de la nature.





DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVÉ.

ERASISTRATE.

VOus m'apprenez des choſes merveilleuſes. Quoy? le ſang circule dans le corps? Les veines le portent des extrémitez au cœur, & il ſort du cœur pour entrer dans les arteres, qui le reportent vers les extrémitez?

HERVÉ.

HERVÉ.

J'en ay fait voir tant d'expériences, que perſonne n'en doute plus.

ERASISTRATE.

Nous nous trompions donc bien nous autres Medecins de l'antiquité, qui croyions que le ſang n'avoit qu'un mouvement tres-lent du cœur vers les extrémitez du corps; & on vous eſt bien obligé d'avoir aboly cette vieille erreur.

HERVÉ.

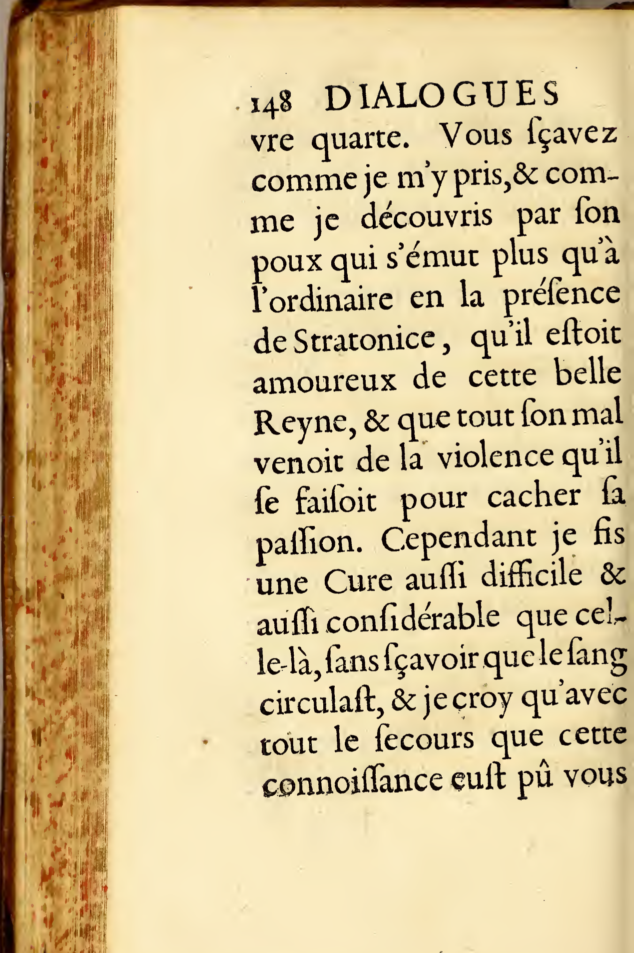
Je le prétens ainſi, & meſme on doit m'avoir

d'autant plus d'obligation, que c'eſt moy qui ay mis les Gens en train de faire toutes ces belles découvertes, qu'on fait aujourd'huy dans l'Anatomie. Depuis que j'ay une fois eu trouvé la circulation du ſang, c'eſt à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau reſervoir. Il ſemble qu'on ait refondu tout l'Homme. Voyez combien noſtre Medecine moderne doit avoir d'avantages ſur la voſtre. Vous vous

mêliez de guérir le corps humain, & le corps humain ne vous estoit seulement pas connu.

ERASISTRATE.

J'avouë que les Modernes sont meilleurs Phisiciens que nous, ils connoissent mieux la Nature; mais ils ne sont pas meilleurs Medecins, nous guérissions les Malades aussi bien qu'ils les guérissent. J'aurois bien voulu donner à tous ces Modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guérir de sa fié-


vre quarte. Vous ſçavez comme je m'y pris, & comme je découvris par ſon poux qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la préſence de Stratonice, qu'il eſtoit amoureux de cette belle Reyne, & que tout ſon mal venoit de la violence qu'il ſe faiſoit pour cacher ſa paſſion. Cependant je fis une Cure auſſi difficile & auſſi conſidérable que celle-là, ſans ſçavoir que le ſang circulaſt, & je croy qu'avec tout le ſecours que cette connoiſſance euſt pû vous

donner, vous euſſiez eſté fort embaraſſé en ma place. Il ne s'agiſſoit point de nouveaux conduits, ny de nouveaux reſervoirs; ce qu'il y avoit de plus important à connoiſtre dans le Malade, c'eſtoit le cœur.

HERVÉ.

Il n'eſt pas toûjours queſtion du cœur, & tous les Malades ne ſont pas amoureux de leur Belle-Mere, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de ſçavoir que le ſang circule,

vous n'ayez laiſſé mourir bien des Gens entre vos mains.

ERASISTRATE.

Quoy? vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HERVE'.

Aſſurément.

ERASISTRATE.

Répondez donc, s'il vous plaiſt, à une petite queſtion que je vais vous faire. Pourquoy voyons nous venir icy tous les jours autant de Morts qu'il y en ſoit jamais venu?

HERVÉ.

Oh! s'ils meurent, c'eſt leur faute; ce n'eſt plus celle des Medecins.

ERASISTRATE.

Mais cette circulation du ſang, ces conduits, ces canaux, ces reſervoirs, tout cela ne guérit donc de rien?

HERVÉ.

On n'a peut-eſtre pas encore eu le loiſir de tirer quelque uſage de tout ce qu'on a appris depuis peu, mais il eſt impoſſible qu'avec le temps, on n'en voye de grands effets.

ERASISTRATE.

Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous? Il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles, que les Hommes ont euë de bonne heure, à laquelle ils n'ont guére ajoûté, & qu'ils ne paſſeront guére, s'ils la paſſent. Ils ont cette obligation à la Nature, qu'elle leur a inſpiré fort promptement ce qu'ils avoient beſoin de ſçavoir; car ils eſtoient perdus, ſi elle euſt laiſſé à la lenteur de leur raiſon à le chercher. Pour

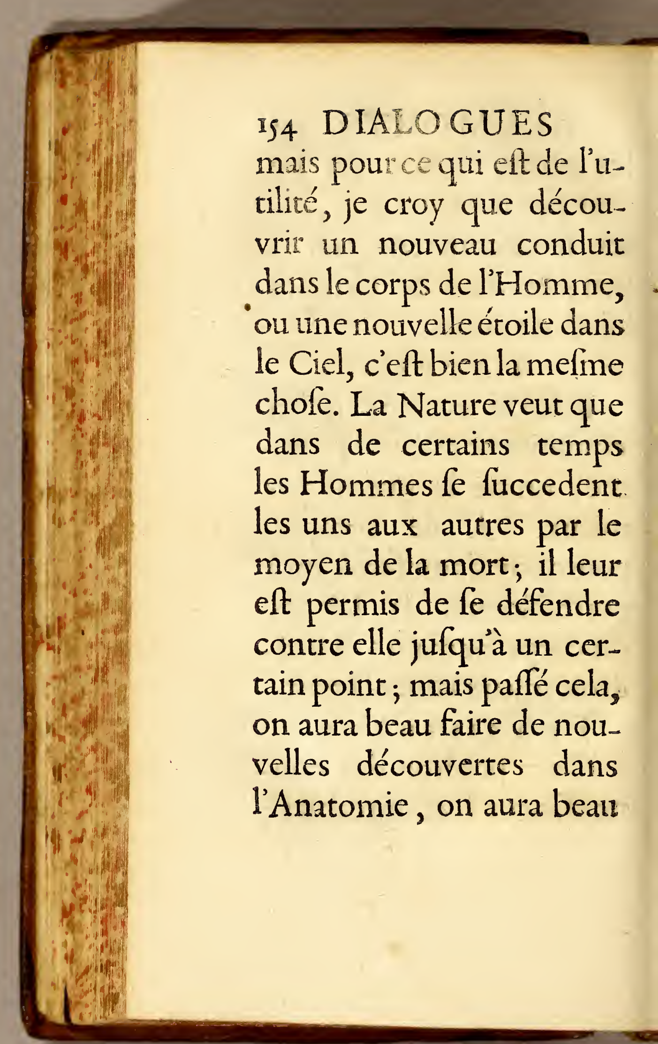
les autres choſes qui ne ſont pas ſi neceſſaires, elles ſe découvrent peu à peu, & dans de longues ſuites d'années.

HERVÉ.

Il ſeroit étrange qu'en connoiſſant mieux l'Homme, on ne le guériſt pas mieux. A ce compte, pourquoy s'amuſeroit-on à perfectionner la ſcience du corps humain? Il vaudroit mieux laiſſer là tout.

ERASISTRATE.

On y perdroit des connoiſſances fort agreables;



mais pour ce qui eſt de l'utilité, je croy que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'Homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, c'eſt bien la meſme choſe. La Nature veut que dans de certains temps les Hommes ſe ſuccedent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur eſt permis de ſe défendre contre elle juſqu'à un certain point; mais paſſé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, on aura beau

penétrer de plus en plus dans les ſecrets de la ſtructure du corps humain, on ne prendra point la Nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.



DIALOGUE VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

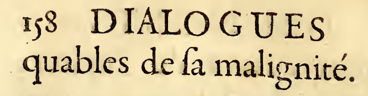
C. DE MEDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Sçavans qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſçaurez que Galilée, qui eſtoit mon Mathématicien, avoit découvert de certaines Planetes, qui tour-

nent autour de Jupiter, auſquelles il donna en mon honneur, le nom d'Aſtres de Medicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoiſt preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement, Satellites de Jupiter. Il faut que le monde ſoit préſentement bien méchant, & bien envieux de la gloire d'autruy,

BERENICE.

Sans-doute; je n'ay guére veu d'effets plus remar-



quables de ſa malignité.

C. DE MEDICIS.

Vous en parlez bien à voſtre aiſe, apres le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, ſi voſtre Mary Ptolomée revenoit vainqueur de je-ne-ſçay-quelle guerre. Il revint ayant défait ſes Ennemis ; vous conſacrâtes vos cheveux dans un Temple de Vénus, & le lendemain un Mathématicien les fit diſparoiſtre,

& publia qu'ils avoient esté changez en une Constellation, qu'il appella *la chevelure de Berenice.* Faire passer des étoiles pour les cheveux d'une Femme, c'estoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles Planetes; cependant vostre chevelure a réüssy, & ces pauvres Astres de Médicis n'ont pû avoir la mesme fortune.

BERENICE.

Si je pouvois vous don-

ner ma chevelure celeſte, je vous la donnerois pour vous conſoler; & meſme je ſerois aſſez genéreuſe pour ne prétendre pas que vous me fuſſiez fort obligé de ce préſent-là.

C. DE MEDICIS.

Il ſeroit pourtant conſidérable; & je voudrois que mon nom fuſt auſſi aſſuré de vivre que le voſtre.

BERENICE.

Hélas! quand toutes les Conſtellations porteroient

mon nom, en ſerois-je mieux? Il ſeroit là-haut dans le Ciel, & moy, je n'en ſerois pas moins icy bas. Les Hommes ſont plaiſans; ils ne peuvent ſe dérober à la mort, & ils tâchent à luy dérober deux ou trois ſyllabes qui leur appartiennent. Voila une belle chicane qu'ils s'aviſent de luy faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils conſentiſſent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms?

C. DE MEDICIS.

Je ne ſuis point de vôtre avis; on ne meurt que le moins qu'il eſt poſſible, & tout mort qu'on eſt, on tâche à tenir encore à la vie, par un marbre où l'on eſt repréſenté, par des pierres qu'on a élevées les unes ſur les autres, par ſon Tombeau meſme. On ſe noye, & on s'accroche à tout cela.

BERENICE.

Oüy, mais les choſes

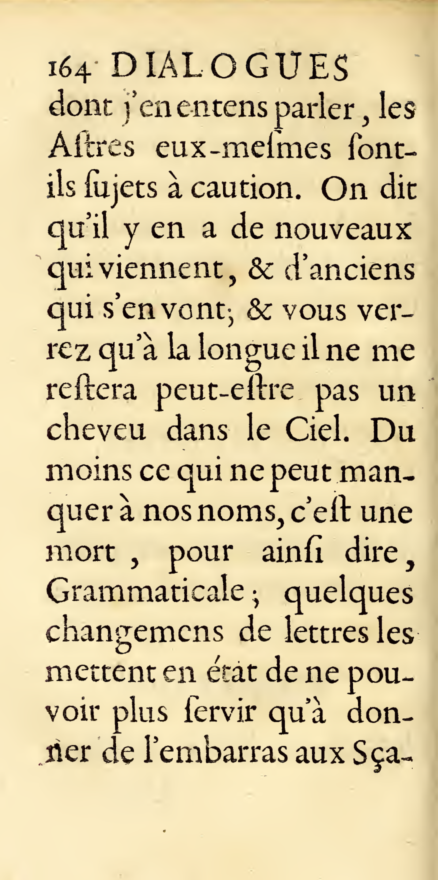
qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-meſmes à leur maniere. A quoy attacherez-vous voſtre immortalité? Une Ville, un Empire meſme, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MEDICIS.

Ce n'eſt pas une mauvaiſe invention que de donner ſon nom à des Aſtres; ils demeurent toûjours.

BERENICE.

Encore de la maniere



dont j'en entens parler, les Aſtres eux-meſmes ſont-ils ſujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrez qu'à la longue il ne me reſtera peut-eſtre pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'eſt une mort, pour ainſi dire, Grammaticale; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus ſervir qu'à donner de l'embarras aux Sça-

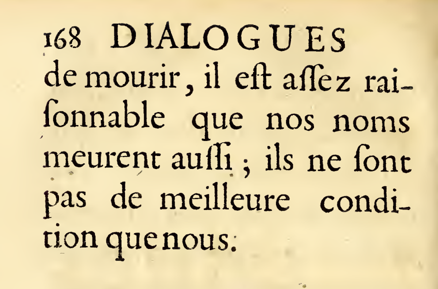
vans. Il y a quelque temps que je vis icy-bas deux Morts, qui conteſtoient avec beauconp de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchay; je demanday qui ils étoient; & on me répondit que l'un eſtoit le Grand Conſtantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils diſputoient ſur la préférence de leurs grandeurs paſſées. Conſtantin diſoit qu'il avoit eſté Empereur de Conſtantinople; & le Barbare, qu'il l'avoit eſté de Stamboul. Le premier pour

faire valoir ſa Conſtantinople, diſoit qu'elle eſtoit ſituée ſur trois Mers, ſur le Pont Euxin, ſur le Boſphore de Thrace, & ſur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit auſſi à trois Mers, à la Mer Noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Conſtantinople & de Stamboul étonna Conſtantin ; mais apres qu'il ſe fut informé exactement de la ſituation de Stamboul, il fut encore bien plus ſurpris de trou-

ver que c'eſtoit Conſtantinople, qu'il n'avoit pû reconnoiſtre à cauſe du changement des noms. *Hélas!* s'écria-t-il, *j'euſſe auſſibien fait de laiſſer à Conſtantinople ſon premier nom de Biſance. Qui démélera le nom de Conſtantin dans Stamboul? il y tire bien à ſa fin.*

C. DE MEDICIS.

De bonne foy, vous me conſolez un peu, & je me réſous à prendre patience. Apres tout, puis que nous n'avons pû nous diſpenſer



de mourir, il eſt aſſez raiſonnable que nos noms meurent auſſi ; ils ne ſont pas de meilleure condition que nous.



DIALOGUES
DE
MORTS MODERNES.



DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.

ASsurement, ma mort vous fit grand plaiſir. Vous paſſaſtes auſſi-toſt la Mer pour aller épouſer Loüis XII. & vous ſaiſir du Trône que je laiſſois vuide. Mais vous n'en joüiſtes guére,

& je fus vangée de vous par voſtre jeuneſſe meſme, & par voſtre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roy, & le conſoloient trop aiſément de ma perte ; car elles hâterent ſa mort, & vous empeſcherent d'eſtre long-temps Reyne.

M. D'ANGLETERRE.

Il eſt vray que la Royauté ne fit que ſe montrer à moy, & diſparut en moins de rien.

A. DE BRETAGNE.

Et apres cela, vous de-

vintes Ducheſſe de Suf-folc ? C'eſtoit une belle chûte. Pour moy, grace au Ciel, j'ay eu une autre deſ-tinée. Quand Charles VIII. mourut, je ne perdis point mon rang par ſa mort, & j'épouſay ſon Succeſſeur, ce qui eſt un exemple d'un bonheur fort ſingulier.

M. D'ANGLETERRE.

M'en croiriez-vous, ſi je vous diſois que je ne vous ay jamais envié ce bon-heur-là?

A. DE BRETAGNE.

Non. Je conçoy trop bien ce que c'eſt que d'eſtre Ducheſſe de Suffolc, apres qu'on a eſté Reyne de France.

M. D'ANGLETERRE.

Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. DE BRETAGNE.

Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'ANGLETERRE.

Oüy, pourveu que ce ſoient celles de l'amour; je

vous aſſure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ay ſuccedé. Si j'euſſe toûjours pû diſpoſer de moy, je n'euſſe eſté que Ducheſſe, & je retournay bien viſte en Angleterre pour y prendre ce titre, dés que je fus déchargée de celuy de Reyne.

A. DE BRETAGNE.

Aviez-vous les ſentimens ſi peu élevez?

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que l'ambition ne me touchoit point. La

Nature a fait aux Hommes des plaiſirs ſimples, aiſez, tranquilles, & leur imagination leur en fait qui ſont embaraſſans, incertains, difficiles à acquerir; mais la Nature eſt bien plus habile à leur faire des plaiſirs, qu'ils ne le ſont eux-meſmes. Que ne ſe repoſent-ils ſur elle de ce ſoin-là? Elle a inventé l'amour, qui eſt fort agreable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'eſtoit point beſoin.

A. DE BRETAGNE.

Qui vous dit que les Hommes ayent inventé l'ambition ? La Nature n'inſpire pas moins les deſirs de l'élevation & du commandement, que le panchant de l'amour.

M. D'ANGLETERRE.

L'ambition eſt aiſée à reconnoiſtre pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractere. Elle eſt inquiete, pleine de projets chimériques ; elle va au delà de ſes ſouhaits, dés qu'ils ſont accomplis ; elle

a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. de Bretagne.

Et malheureuſement l'amour en a un qu'il attrape trop toſt.

M. d'Angleterre.

Ce qui en arrive, c'eſt qu'on peut eſtre pluſieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut eſtre une ſeule fois par l'ambition ; ou s'il eſt poſſible qu'on le ſoit, du moins ces plaiſirs-là ſont faits pour trop peu de Gens ; & par conſéquent ce n'eſt point

la Nature qui les propoſe aux Hommes, car ſes faveurs ſont toûjours tres-generales. Voyez l'amour; il eſt fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élevation, à qui il ſemble que la Nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roy qui peut s'aſſurer de cent mille bras, ne peut guére s'aſſurer d'un cœur. Il ne ſçait ſi on ne fait pas pour ſon rang, tout ce qu'on auroit fait pour la perſonne

d'un autre. Sa Royauté luy coûte tous les plaiſirs les plus ſimples, & les plus doux.

A. DE BRETAGNE.

Vous ne rendez pas les Roys beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ſes volontez non ſeulement ſuivies, mais prévenuës ; une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot, qu'on peut prononcer quand on veut ; tant de ſoins, tant de deſſeins, tant

d'empreſſemens, tant d'application à plaire, dont on eſt le ſeul objet; en verité on ſe conſole de ne pas ſçavoir tout-à-fait au juſte, ſi on eſt aimé pour ſon rang, ou pour ſa perſonne. Les plaiſirs de l'ambition ſont faits, dites-vous, pour trop peu de Gens; ce que vous leur reprochez, eſt leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'eſt l'exception qui flate; & ceux qui regnent ſont exceptez ſi avantageuſement de la condition des autres Hommes,

que quand ils perdroient quelque choſe des plaiſirs qui ſont communs à tout le monde, ils ſeroient récompenſez de reſte.

M. D'ANGLETERRE.

Ah ! jugez de la perte qu'ils font, par la ſenſibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaiſirs ſimples & communs, lors qu'il s'en preſente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta icy l'autre jour une Princeſſe de mon ſang, qui a regné en Angleterre & fort longtemps, & fort heu-

reusement, & sans Mary. Elle donnoit une premiere Audience à des Ambassadeurs Hollandois, qui avoient à leur suite un jeune Homme bien fait. Dés qu'il vit la Reyne, il se tourna vers ceux qui estoient auprés de luy, & leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu prés ce qu'il disoit, car les Femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots de ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas

entendus, luy tinrent plus à l'eſprit que toute la Harangue des Ambaſſadeurs, & auſſi-toſt qu'ils furent ſortis, elle voulut s'aſſurer de ce qu'elle avoit penſé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune Homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils luy répondirent avec beaucoup de reſpect, que c'eſtoit une choſe qu'on n'oſoit redire à une grande Reyne, & ſe défendirent longtemps de la répeter. Enfin quand elle ſe ſervit de ſon autorité ab-

ſoluë ; elle apprit que le Hollandois s'eſtoit écrié tout bas. *Ah ! voila une Femme bien faite* , & avoit ajoûté quelque expreſſion aſſez groſſiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à ſon gré. On ne fit ce recit à la Reyne qu'en tremblant ; cependant il n'en arriva rien autre choſe, ſinon que quand elle congédia les Ambaſſadeurs , elle fit au jeune Hollandois , un préſent conſidérable. Voyez comme au travers de tous ces

plaiſirs de grandeur & de Royauté dont elle eſtoit environnée,ce plaiſir d'être trouvée belle, alla la fraper vivement.

A. DE BRETAGNE.

Mais enfin elle n'euſt pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui eſt trop ſimple n'accommode point les Hommes. Il ne ſuffit pas que les plaiſirs touchent avec douceur; on veut qu'ils agitent & qu'ils tranſportent. D'où vient que

la vie paſtorale, telle que les Poëtes la dépeignent, n'a jamais eſté que dans leurs Ouvrages, & ne réüſſiroit pas dans la pratique? Elle eſt trop douce, & trop unie.

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que les Hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la veuë d'une Cour la plus ſuperbe & la plus pompeuſe du monde, les flate moins que les idées qu'ils ſe propoſent quelquefois de cette vie

paſtorale ? C'eſt qu'ils eſtoient faits pour elle.

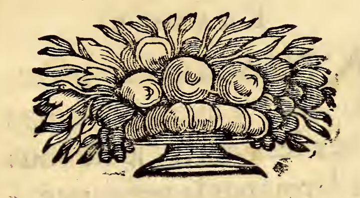
A. DE BRETAGNE.

Ainſi le partage de vos plaiſirs ſimples & tranquilles, n'eſt plus que d'entrer dans les chimeres que les Hommes ſe forment.

M. D'ANGLETERRE.

Non, non. S'il eſt vray que peu de Gens ayent le gouſt aſſez bon pour commencer par ces plaiſirs-là, du moins on finit volontiers par eux quand on le

peut. L'imagination a fait ſa courſe ſur les faux objets, & elle revient aux vrais.



DIALOGUE II.

CHARLES V. ERASME.

ERASME.

N'En doutez point; s'il y avoit des rangs chez les Morts, je ne vous cederois pas la préséance.

CHARLES V.

Quoy ? un Grammairien, un Sçavant ; & pour dire encore plus, & pousser vô-

tre mérite juſqu'où il peut aller, un Homme d'eſprit, prétendroit l'emporter ſur un Prince qui s'eſt veu maiſtre de la meilleure partie de l'Europe?

ERASME.

Joignez-y encore l'Amérique, & je ne vous en craindray pas davantage. Toute cette grandeur n'eſtoit, pour ainſi dire, qu'un composé de pluſieurs hazards, & qui deſaſſembleroit toutes les parties dont elle eſtoit formée,

vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand voſtre Grand-Pere euſt eſté Homme de parole, vous n'aviez preſque rien en Italie; ſi d'autres Princes que luy euſſent eu l'eſprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Chriſtophle Colōmb ne ſe fuſt point adreſſé à luy, & l'Amérique n'eſtoit point au nombre de vos Etats; ſi apres la mort du dernier Duc de Bourgogne, Loüis XI. euſt bien ſongé à ce qu'il faiſoit, l'Heritiere de Bour-

gogne n'eſtoit point pour Maximilien ; ny les Païs-Bas pour vous ; ſi Henry de Caſtille, Frere de vôtre Grand' Mere Iſabelle, n'euſt point eſté en mauvaiſe réputation auprés des Femmes, ou ſi ſa Femme n'euſt point eſté d'une vertu aſſez douteuſe, la Fille de Henry euſt paſſé pour eſtre ſa Fille, & le Royaume de Caſtille vous échapoit.

CHARLES V.

Vous me faites trembler. Il me ſemble qu'à l'heure

qu'il eſt, je pers, ou la Caſtille, ou les Païs-Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ERASME.

N'en raillez point. Vous ne ſçauriez donner un peu plus de bon ſens à l'un, ou de bonne foy à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas juſqu'à l'impuiſſance de vôtre Grand-Oncle, ou juſqu'à la coquetterie de vôtre Grand' Tante, qui ne vous ſoient neceſſaires. Voyez combien c'eſt un

édifice délicat, que celuy qui eſt fondé ſur tant de choſes qui dépendent du hazard.

CHARLES V.

En verité, il n'y a pas moyen de ſoûtenir un examen auſſi ſevere que le voſtre. J'avouë que toute ma grandeur, & tous mes titres, diſparoiſſent devant vous.

ERASME.

Ce ſont-là pourtant ces qualitez dont vous prétendiez vous parer; je vous en ay dépoüillé ſans pei-

ne. Vous ſouvient-il d'avoir oüy dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perſes priſonniers, expoſa en vente d'un coſté leurs Habits, & de l'autre leurs corps tout nuds; & que comme les Habits eſtoient d'une grande magnificence, il y eut preſſe à les acheter; mais que pour les Hommes, perſonne n'en voulut? De bonne foy, je croy que ce qui arriva à ces Perſes-là, arriveroit à bien d'autres, ſi l'on ſéparoit leur

mérite perſonnel d'avec celuy que la Fortune leur a donné.

CHARLES V.

Mais quel eſt ce mérite perſonnel?

ERASME.

Faut-il le demander? tout ce qui eſt en nous. L'eſprit par exemple, les Sciences.

CHARLES V.

Et l'on peut avec raiſon en tirer de la gloire?

ERASME.

Sans-doute. Ce ne ſont

pas des biens de fortune, comme la nobleſſe, ou les richeſſes.

CHARLES. V.

Je ſuis ſurpris de ce que vous dites. Les ſciences ne viennent-elles pas aux Sçavans, comme les richeſſes viennent à la plûpart des Gens riches? N'eſt-ce pas par voye de ſucceſſion? Vous heritez des Anciens, vous autres Hommes doctes, ainſi que nous de nos Peres. Si on nous a laiſſé tout ce que nous poſſedons, on vous a laiſſé auſſi

tout ce que vous ſçavez ; & de là vient que beaucoup de Sçavans regardent ce qu'ils ont reçeu des Anciens avec le meſme reſpect, que quelques Gens regardent les Terres & les Maiſons de leurs Ayeux, où ils ſeroient bien fâchez de rien changer.

ERASME.

Mais les Grands naiſſent heritiers de la grandeur de leurs Peres, & les Sçavans n'eſtoient pas nez heritiers des connoiſſances des Anciens. La ſcien-

ce n'eſt point une ſucceſſion qu'on reçoit, c'eſt une acquiſition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou ſi c'eſt une ſucceſſion, elle eſt aſſez difficile à recueillir, pour eſtre fort honorable.

CHARLES V.

Hé bien, mettez la peine qui ſe trouve à acquerir les biens de l'eſprit, contre celle qui ſe trouve à conſerver les biens de fortune, voila les choſes égales; car enfin, ſi vous ne regardez que la diffi-

culté, il eſt ſûr que les affaires du monde en ont plus, que les ſpéculations du Cabinet.

ERASME.

Mais ne parlons point de la ſcience; tenons nous-en à l'eſprit; ce bien-là ne dépend aucunement du hazard.

CHARLES V.

Il n'en dépend point? Quoy, l'eſprit ne conſiſte-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le hazard eſt-il moin-

dre de naître avec un cerveau bien diſpoſé, que de naître d'un Pere qui ſoit Roy? Vous eſtiez un grand génie; mais demandez à tous les Philoſophes, à quoy il tenoit que vous ne fuſſiez ſtupide, & hébêté. Preſque à rien; à une petite diſpoſition de fibres; enfin, à quelque choſe que l'Anatomie la plus délicate ne ſçauroit jamais appercevoir. Et apres cela, ces Meſſieurs les beaux Eſprits nous oſeront ſoûtenir qu'il n'y a

qu'eux qui ayent des biens indépendans du hazard, & ils ſe croiront en droit de mépriſer tous les autres Hommes?

ERASME.

A voſtre compte, eſtre riche, ou avoir de l'eſprit, c'eſt le meſme mérite.

CHARLES V.

Avoir de l'eſprit, eſt un hazard plus heureux, mais au fond c'eſt toûjours un hazard.

ERASME.

Tout eſt donc hazard?

CHARLES V.

Oüy, pourveu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je vous laiſſe à juger, ſi je n'ay pas dépoüillé les Hommes encore mieux que vous n'aviez fait; vous ne leur oſtiez que quelques avantages de la naiſſance, & je leur oſte juſqu'à ceux de l'eſprit. Si avant que de tirer vanité d'une choſe,

ils vouloient s'aſſurer bien qu'elle leur appartinſt, il n'y auroit guére de vanité dans le monde.



DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

MAis pourquoy m'avez-vous ſi long-temps flaté de l'eſpérance de vous épouſer, puis que vous eſtiez réſoluë dans l'ame à ne rien conclure?

ELIZABETH.

J'en ay bien trompé d'autres, qui ne valoient pas moins que vous. J'ay esté la Pénelope de mon siecle. Vous, le Duc d'Anjou vostre Frere, l'Archiduc, le Roy de Suéde, vous estiez tous des Poursuivans, qui en vouliez à une Isle bien plus considérable que celle d'Ithaque; je vous ay tenus en haleine pendant une longue suite d'années, & à la fin je me suis moquée de vous.

LE DUC.

Il y a icy de certains Morts, qui ne tomberoient pas d'accord que vous ressemblassiez tout-à-fait à Pénelope; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

ELIZABETH.

Si vous n'estiez pas encore aussi étourdy que vous l'estiez, & que vous pussiez songer à ce que vous dites....

LE DUC.

Bon, je vous conſeille de prendre voſtre ſérieux. Voila comme vous avez toûjours fait des fanfaronnades de virginité; témoin cette grande Contrée d'Amérique, à laquelle vous fiſtes donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuſe de toutes vos qualitez. Ce Païs-là feroit aſſez mal nommé, ſi ce n'eſtoit que par bonheur, il eſt dans un autre monde; mais il n'importe, ce n'eſt pas là dequoy

il s'agit. Rendez-moy un peu raiſon de cette conduite myſtérieuſe que vous avez tenuë, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouty à rien? Eſt-ce que les ſix Mariages de Henry VIII. voſtre Pere, vous apprirent à ne vous point marier, comme les courſes perpetuelles de Charles V. apprirent à Philippes II. à ne point ſortir de Madrid?

ELIZABETH.

Je pourrois m'en tenir

à la raiſon que vous me fourniſſez ; en effet mon Pere paſſa toute ſa vie à ſe marier, & à ſe démarier, à repudier les unes de ſes Femmes, & à faire couper la teſte aux autres. Mais le vray ſecret de ma conduite, c'eſt que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joly, que de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'executer point. Ce qu'on a le plus ardemment deſiré, diminuë de prix dés qu'on l'obtient, & les choſes ne

paſſent point de noſtre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouſer ; ce ne ſont que Bals, que Feſtes, que Réjoüiſſances, je vais meſme juſqu'à vous donner un Anneau. Juſques-là tout eſt le plus riant du monde; tout ne conſiſte qu'en apreſts & en idées ; auſſi ce qu'il y a d'agreable dans le Mariage eſt déja épuiſé. Je m'en tiens-là, & je vous renvoye.

LE DUC.

Franchement, vos maximes ne m'euſſent point accommodé ; j'euſſe voulu quelque choſe de plus que des chimeres.

ELIZABETH.

Ah ! ſi l'on oſtoit les chimeres aux Hommes, quel plaiſir leur reſteroit-il ? Je voy bien que vous n'aurez pas ſenty tous les agrémens qui eſtoient dans voſtre vie ; mais en verité, vous eſtes bien malheu-

reux qu'ils ayent esté perdus pour vous.

LE DUC.

Quoy? quels agrémens y avoit-il dans ma vie? Rien ne m'a jamais réüssi. J'ay pensé quatre fois estre Roy; d'abord il s'agissoit de la Pologne, ensuite de l'Angleterre, & des Païs-Bas; enfin la France devoit apparemment m'appartenir; cependant je suis arrivé icy sans avoir regné.

ELIZABETH.

Et voila ce bonheur dont vous ne vous eſtes pas apperceu. Toûjours des imaginations, des eſpérances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la Royauté pendant toute voſtre vie, comme je n'ay fait pendant toute la mienne, que me préparer au mariage.

LE DUC.

Mais comme je croy qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avouë qu'une veritable

Royauté euſt eſté aſſez de mon gouſt.

ELIZABETH.

Les plaiſirs ne ſont point aſſez ſolides pour ſouffrir qu'on les approfondiſſe, il ne faut que les éfleurer. Ils reſſemblent à ces terres marécageuſes ſur leſquelles on eſt obligé de courir legerement, ſans y arreſter jamais le pied.



DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT FRIDERIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEB.

JE vous en aime mieux, d'avoir esté fou aussi-bien que moy. Apprenez-moy un peu l'Histoire de vôtre folie ; comment vint-elle?

G. DE CABESTAN.

J'eſtois un Poëte Provençal, fort eſtimé dans mon ſiecle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes Ouvrages rendirent illuſtre. Mais elle prit tant de gouſt à mes Vers, qu'elle craignit que je n'en fiſſe un jour pour quelque autre; & afin de s'aſſurer de la fidelité de ma Muſe, elle me donna un maudit breuvage qui me fit tourner l'eſ-

prit, & me mit hors d'état de composer.

A. F. de Brandeb.

Combien y a-t-il que vous estes mort?

G. de Cabestan.

Il y a peut-estre quatre cens ans.

A. F. de Brandeb.

Il faloit que les Poëtes fussent bien rares dans vôtre siecle, puis qu'on les estimoit assez pour les empoisonner de cette maniere-là. Je suis fâché que

vous ne ſoyez pas né dans le ſiecle où j'ay vécu ; vous euſſiez pû faire des Vers pour toutes ſortes de Belles, ſans aucune crainte de poiſon.

G. DE CABESTAN.

Je le ſçay. Je ne voy aucun de tous ces beaux Eſprits qui viennent icy, ſe plaindre d'avoir eu ma deſtinée. Mais vous, de quelle maniere devinſtes-vous fou?

A. F. DE BRANDEB.

D'une maniere fort raiſonnable. Un Roy l'eſt

devenu pour avoir veu un Spectre dans une Forest, ce n'estoit pas grand' chose. Mais ce que je vis estoit beaucoup plus terrible.

G. DE CABESTAN.

Et que vistes-vous?

A. F. DE BRANDEB.

L'appareil de mes Nôces. J'épousois Marie-Eleonor de Cleves ; & je fis pendant cette grande feste des reflexions sur le Mariage, si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

G. DE CABESTAN.

Aviez-vous dans vostre maladie quelques bons intervales ?

A. F. DE BRANDEB.

Oüy.

G. DE CABESTAN.

Tant-pis, & moy je fus encore plus malheureux; l'esprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRANDEB.

Je n'eusse jamais crû que ce fust-là un malheur.

G. DE CABESTAN.

Quand on est fou, il faut

l'eſtre entierement, & ne ceſſer jamais de l'eſtre. Ces alternatives de raiſon & de folie, & ces retours entiers de la raiſon, n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le ſont que par accident, & dont le nombre n'eſt nullement conſidérable. Mais voyez ceux que la Nature produit tous les jours dans ſon cours ordinaire, & dont le monde eſt peuplé ; ils ſont toûjours également fous, & ils ne ſe guériſſent jamais.

A. F. DE BRANDEB.

Pour moy, je me ſerois figuré que le moins qu'on pouvoit eſtre fou, c'eſtoit toûjours le mieux.

G. DE CABESTAN.

Ah! vous ne ſçavez donc pas à quoy ſert la folie? Elle ſert à empeſcher que l'on ne ſe connoiſſe, car la veuë de ſoy-meſme eſt bien triſte; & comme il n'eſt jamais temps de ſe connoiſtre, il ne faut pas que la folie abandonne les

Hommes un ſeul moment.

A. F. DE BRANDEB.

Vous avez beau dire; vous ne me perſuaderez point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le ſont, comme nous l'avons eſté tous deux. Tout le reſte des Hommes a de la raiſon; autrement ce ne ſeroit rien perdre que de perdre l'eſprit; & on ne diſtingueroit point les Frénetiques d'avec les Gens de bon ſens.

G. DE CABESTAN.

Les Frénetiques ſont ſeulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les Hommes eſtant de meſme nature, elles ſe ſont ſi aiſément ajuſtées enſemble, qu'elles ont ſervy à faire les plus forts liens de la ſocieté humaine, témoin ce deſir d'immortalité, cette fauſſe gloire, & beaucoup d'autres principes, ſurquoy roule tout ce qui ſe fait dans le monde; & l'on n'appelle plus fous, que de

certains fous qui ſont, pour ainſi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pû s'accorder avec celles de tous les autres, ny entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRANDEB.

Les Frénetiques ſont ſi fous, que le plus ſouvent ils ſe traitent de fous les uns les autres; mais les autres Hommes ſe traitent de perſonnes ſages.

G. DE CABESTAN.

Ah! que dites-vous?

Tous les Hommes s'entre-montrent au doigt, & cet ordre eſt fort judicieuſe-ment étably par la Nature. Le Solitaire ſe moque du Courtiſan, mais en récom-penſe il ne le va point trou-bler à la Cour ; le Courti-ſan ſe moque du Solitaire, mais il le laiſſe en repos dans ſa retraite. S'il y avoit quelque party qui fuſt re-connu pour le ſeul party raiſonnable, tout le mon-de voudroit l'embraſſer, & il y auroit trop de preſſe; il vaut mieux qu'on ſe di-

viſe en pluſieurs petites troupes, qui ne s'entr'embaraſſent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRANDEB.

Tout mort que vous eſtes, je vous trouve bien fou avec vos raiſonnemens; vous n'eſtes pas encore bien guéry du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CABESTAN.

Et voila l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive toû-

jours d'un autre. La vraye ſageſſe diſtingueroit trop ceux qui la poſſederoient, mais l'opinion de ſageſſe égale tous les Hommes, & ne les ſatisfait pas moins.



DIALOGUE V.

AGNES SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vray, je ne comprens point voſtre galanterie Turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux*; elles ne goûtent jamais le plaiſir de la réſiſtance, & elles ne luy fourniſſent jamais le plai-

ſir de la victoire ; c'eſt à dire, que tous les agrémens de l'amour ſont perdus pour les Sultans, & pour leurs Sultanes.

ROXELANE.

Que voulez-vous ? Les Empereurs Turcs, qui ſont extrémement jaloux de leur autorité, ont negligé par des raiſons de politique, ces douceurs de l'amour ſi raffinées. Ils ont craint que des Belles qui ne dépendroient pas abſolument d'eux, n'uſurpaſ-

ſent trop de pouvoir ſur leur eſprit, & ne ſe mélaſſent trop des affaires.

A. SOREL.

Hé bien, que ſçavent-ils ſi ce ſeroit un malheur? L'amour eſt quelquefois bon à bien des choſes; & moy qui vous parle, ſi je n'avois eſté Maiſtreſſe d'un Roy de France, & ſi je n'avois eu beaucoup d'empire ſur luy, je ne ſçay où en ſeroit la France à l'heure qu'il eſt. Avez-vous oüy dire combien nos af-

faires eſtoient deſeſperées ſous Charles VII. & en quel état ſe trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois eſtoient preſque entierement les Maiſtres?

ROXELANE.

Oüy; comme cette Hiſtoire a fait grand bruit, je ſçay qu'une certaine Pucelle ſauva la France. C'eſt donc vous qui eſtiez cette Pucelle-là? & comment eſtiez-vous en meſme temps Maiſtreſſe du Roy?

A. SOREL.

Vous vous trompez ; je n'ay rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roy, dont j'estois aimée, vouloit abandonner son Royaume aux Usurpateurs Etrangers, & s'aller cacher dans un Païs de Montagnes, où je n'eusse pas esté trop aise de le suivre. Je m'avisay d'un stratagéme pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un Astrologue avec qui je m'entendois secretement ; & apres qu'il eut

fait ſemblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en préſence de Charles VII. que tous les Aſtres eſtoient trompeurs, ou que j'inſpirerois une longue paſſion à un grand Roy. Auſſi-toſt je dis à Charles, *Vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que je paſſe à la Cour d'Angleterre; car vous ne voulez plus eſtre Roy, & il n'y a pas aſſez de temps que vous m'aimez pour avoir remply ma deſtinée.* La crainte qu'il eut de me per-

dre, luy fit prendre la résolution d'eſtre Roy de France; & il commença dés-lors à ſe rétablir. Voyez combien la France eſt obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit eſtre galant, quand ce ne ſeroit que par reconnoiſſance.

ROXELANE.

Il eſt vray, mais j'en reviens à ma Pucelle; qu'a-t-elle donc fait? L'Hiſtoire ſe ſeroit-elle aſſez trompée pour attribuer à une jeune Païſanne pucelle, ce

qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtresse du Roy?

A. SOREL.

Quand l'Histoire se seroit trompée jusqu'à ce point, ce ne seroit pas une si grande merveille. Cependant il est sûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats; mais moy, j'avois auparavant animé le Roy. Elle fut d'un grand secours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois; mais sans moy elle ne l'eust

pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ay dans cette grande affaire, quand vous sçaurez le témoignage qu'un des Successeurs de Charles VII. a rendu en ma faveur dans ce Quatrain.

Gentille Agnés, plus d'honneur tu mérite,
La cause estant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloistre ouvrer
Close Nonnain, ou bien devot Hermite.

Qu'en dites-vous Ro-

xelane ? Vous m'avoüerez que si j'eusse esté une Sultane comme vous, & que je n'eusse pas eu le droit de faire à Charles VII. la menace que je luy fis, il estoit perdu.

ROXELANE.

J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquerir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un Amant, vous qui estiez libre & maistresse de vous-mesme ; mais moy,

toute

toute Eſclave que j'eſtois, je ne laiſſay pas de m'aſſervir le Sultan. Vous avez fait Charles VII. Roy preſque malgré luy ; & moy, de Soliman, j'en fis mon Epoux, malgré qu'il en euſt.

A. SOREL.

Hé quoy ? on dit que les Sultans n'épouſent jamais.

ROXELANE.

J'en conviens ; cependant je me mis en teſte d'épouſer Soliman, quoy que je ne puſſe l'amener au mariage par l'eſpérance

d'un bonheur, qu'il n'euſt pas encore obtenu. Vous allez entendre un ſtratagéme plus fin que le voſtre. Je commençay à bâtir des Temples, & à faire beaucoup d'autres actions pieuſes; apres quoy je fis paroiſtre une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cauſe mille & mille fois; & quand j'eus fait toutes les façons neceſſaires, je luy dis que le ſujet de mon chagrin eſtoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos

Docteurs, ne me ſervoient de rien, & que comme j'eſtois Eſclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Auſſi-toſt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombaſt ſur moy-meſme. Mais quand il voulut vivre avec moy comme à l'ordinaire, & me traiter en Belle du Serrail, je luy marquay beaucoup de ſurpriſe, & luy repréſentay avec un grand ſérieux, qu'il n'avoit nul droit ſur

la perſonne d'une Femme libre. Soliman avoit la conſcience délicate ; il alla conſulter ce cas à un Doɛteur de la Loy, avec qui j'avois intelligence. Sa réponſe fut, que Soliman ſe gardaſt bien de prétendre rien ſur moy qui n'eſtois plus ſon Eſclave ; & que s'il ne m'épouſoit, je ne pouvois eſtre à luy. Alors le voila plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un ſeul party à prendre, mais un party fort extraordinaire, & meſme dangereux

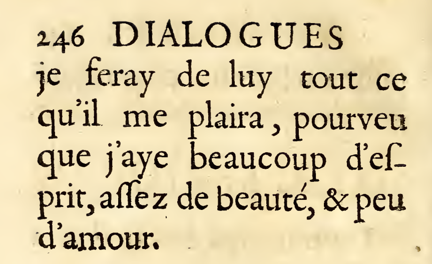
pour un Sultan; cependant il le prit, & m'épousa.

A. SOREL.

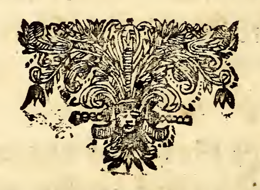
J'avouë qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre nostre pouvoir.

ROXELANE.

Les Hommes ont beau faire; quand on les prend par les passions, on les mene où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, & qu'on me donne l'Homme du monde le plus impérieux;



je ſeray de luy tout ce qu'il me plaira, pourveu que j'aye beaucoup d'eſprit, aſſez de beauté, & peu d'amour.



DIALOGUE VI.

JEANNE I. DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUoy? ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction? Vous n'avez pas oublié toute l'Astrologie que vous sçaviez autrefois?

ANSELME.

Et comment la mettre en pratique ? Nous n'avons point icy de Ciel ny d'Etoiles.

J. DE NAPLES.

Il n'importe. Je vous dispense d'obſerver les régles ſi exactement.

ANSELME.

Il ſeroit plaiſant qu'un Mort fiſt des prédictions. Mais encore ſurquoy voudriez-vous que j'en fiſſe?

J. DE NAPLES.

Sur moy, ſur ce qui me regarde.

ANSELME.

Bon. Vous eſtes morte, & vous le ſerez toûjours, voila tout ce que j'ay à vous prédire. Eſt-ce que noſtre condition, ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NAPLES.

Non, mais auſſi c'eſt ce qui m'ennuye cruellement; & quoy que je ſçache qu'il ne m'arrivera rien, ſi vous vouliez pour-

tant me prédire quelque chose, cela ne laisseroit pas de m'occuper. Vous ne sçauriez croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

ANSELME.

On croiroit, à voir vôtre inquiétude, que vous seriez encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là haut. On n'y sçauroit estre en patience ce qu'on est; on anticipe toûjours sur ce

qu'on ſera ; mais icy il faut que l'on ſoit plus ſage.

J. DE NAPLES.

Ah ! les Hommes n'ont-ils pas raiſon d'en uſer comme ils font ? Le préſent n'eſt qu'un inſtant, & ce ſeroit grand' pitié qu'ils fuſſent réduits à borner là toutes leurs veuës. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils gagnent quelque choſe ſur l'avenir ? C'eſt toûjours autant, dont ils ſe mettent en

possession par avance.

ANSELME.

Mais aussi ils emprun-
tent tellement sur l'ave-
nir par leurs imagina-
tions, & par leurs espéran-
ces, que quand il est en-
fin présent, ils trouvent
qu'il est tout épuisé, & ils
ne s'en accommodent
plus. Cependant ils ne se
défont point de leur im-
patience, ny de leur in-
quiétude; le grand leurre
des Hommes, c'est toû-
jours l'avenir, & nous au-

tres Aſtrologues nous le ſçavons mieux que perſonne. Nous leur diſons hardiment qu'il y a des ſignes froids & des ſignes chauds, qu'il y en a de mâles & de femelles, qu'il y a des Planetes bonnes & mauvaiſes, & d'autres qui ne ſont ny bonnes ny mauvaiſes d'elles-meſmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractere, ſelon la compagnie où elles ſe trouvent; & toutes ces fadaiſes ſont fort bien reçeuës, parce qu'on croit

qu'elles menent à la connoiſſance de l'avenir.

J. DE NAPLES.

Quoy, n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avez eſté mon Aſtrologue, vous me diſiez du mal de l'Aſtrologie.

ANSELME.

Ecoûtez; un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement, je vous trompois avec cette Aſtrologie que vous eſtimez tant.

J. DE NAPLES.

Oh ! je ne vous en croy pas vous-meſme. Comment m'euſſiez-vous prédit que je devois me marier quatre fois ? Y avoit-il la moindre apparence qu'une Perſonne un peu raiſonnable s'engageaſt quatre fois de ſuite dans le Mariage ? Il faloit bien que vous euſſiez lû cela dans les Cieux.

ANSELME.

Je les conſultay beaucoup moins que vos inclinations ; mais apres tout

quelques Prophéties qui réüſſiſſent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mene à un Mort qui vous contera une Hiſtoire aſſez plaiſante ? Il eſtoit Aſtrologue, & ne croyoit non plus que moy à l'Aſtrologie. Cependant pour eſſayer s'il y avoit quelque choſe de ſûr dans ſon art, il mit un jour tous ſes ſoins à bien obſerver les regles, & prédit à quelqu'un des évenemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre Mariages.

Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussitost tous ses calculs Astronomiques, qui avoient esté le fondement de ses prédictions. Sçavez-vous ce qu'il trouva? Il s'estoit trompé; & si ses supputations eussent esté bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NAPLES.

Si je croyois que cette Histoire fust vraye, je serois bien fâchée qu'on ne

la ſçeuſt pas dans le monde, pour ſe détromper des Aſtrologues.

ANSELME.

On ſçait bien d'autres Hiſtoires à leur deſavantage, & leur métier ne laiſſe pas d'eſtre toûjoûrs bon. On ne ſe deſabuſera jamais de tout ce qui regarde l'avenir ; il a un trop puiſſant charme. Les Hommes, par exemple, ſacrifient tout ce qu'ils ont à une eſpérance ; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils

viennent d'acquerir, ils le ſacrifient encore à une autre eſpérance; & il ſemble que ce ſoit-là un ordre malicieux étably dans la Nature, pour leur oſter toûjours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne ſe ſoucie guére d'eſtre heureux dans le moment où l'on eſt, on remet à l'eſtre dans un temps qui viendra, comme ſi ce temps qui viendra, devoit eſtre autrement fait que celuy qui eſt déja venu.

J. DE NAPLES.

Non, il n'eſt pas fait autrement, mais il eſt bon qu'on ſe l'imagine.

ANSELME.

Et que produit cette belle opinion? Je ſçay une petite Fable qui vous le dira bien. Je l'ay appriſe autrefois à la * Cour d'Amour qui ſe tenoit dans voſtre Comté de Provence. Un Homme avoit ſoif, & eſtoit aſſis ſur le bord d'une Fontaine. Il ne vou-

* *C'eſtoit une eſpece d'Académie.*

loit point boire de l'eau qui couloit devant luy, parce qu'il esperoit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure. Ce temps estant passé, *Voicy encore la mesme eau*, disoit-il, *ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin, comme l'eau estoit toûjours la mesme, il attendit si bien que la source vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NAPLES.

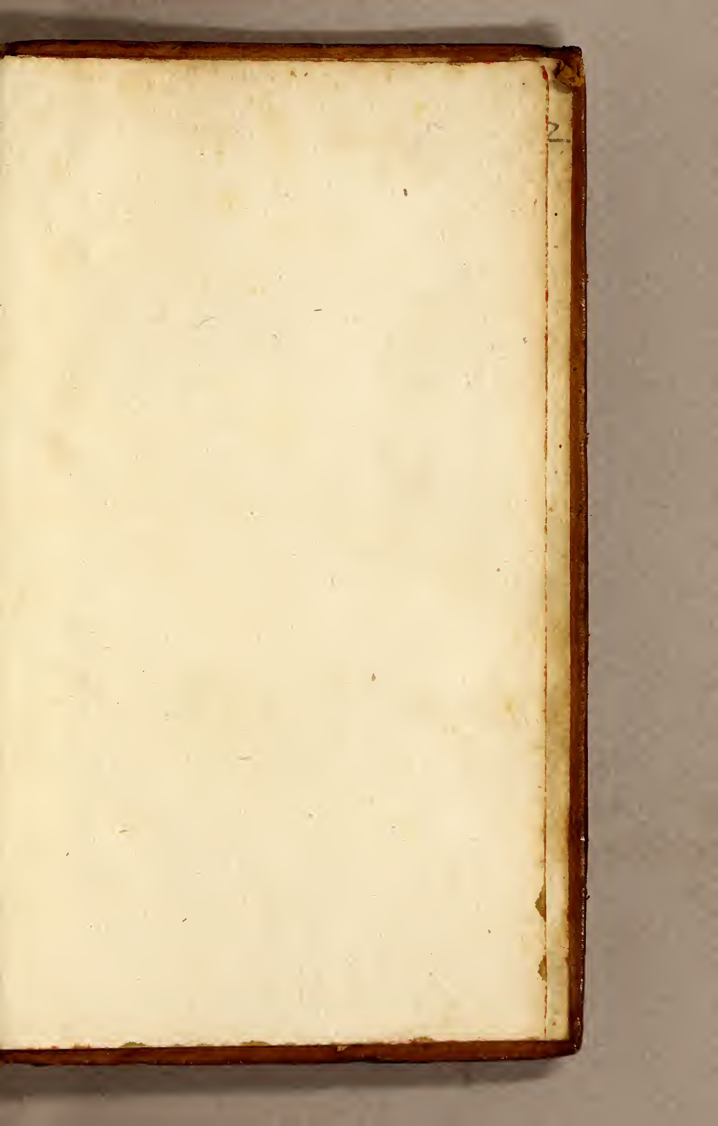
Il m'en est arrivé autant, & je croy que de tous les

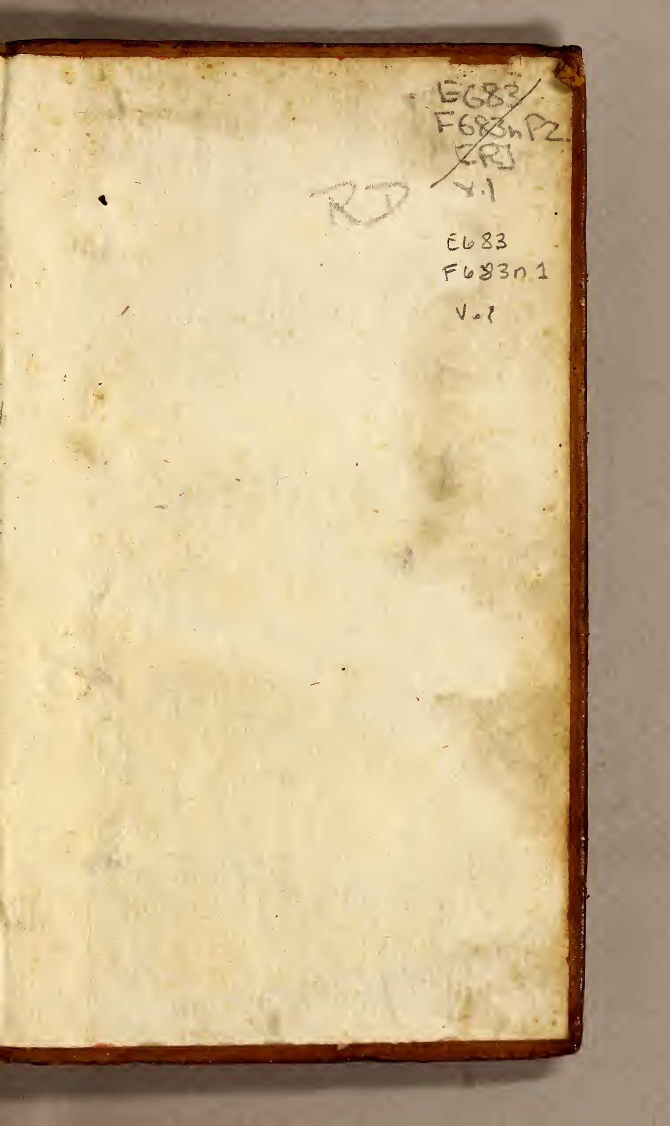
Morts qui ſont icy, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en euſt fait l'uſage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe ? Je compte pour beaucoup le plaiſir de prévoir, d'eſperer, de craindre meſme, & d'avoir un avenir devant ſoy. Un Sage, ſelon vous, ſeroit comme nous autres Morts, pour qui le préſent & l'avenir ſont parfaitement ſemblables ; & ce Sage par conſéquent s'ennuyeroit autant que je fais.

ANSELME.

Hélas! C'eſt une plaiſante condition que celle de l'Homme, ſi elle eſt telle que vous le croyez. Il eſt né pour aſpirer à tout, & pour ne joüir de rien; pour marcher toûjours, & pour n'arriver nulle part.

FIN.




E683
F683nP2
ERJ
v.1
RD
E683
F683n1
v.1

